



GÖTEBORGS
UNIVERSITET

INSTITUTIONEN FÖR
SPRÅK OCH LITTERATURER

L'identité à travers la mémoire

La constitution d'identité dans *La Route des Flandres* de Claude Simon, *Enfance* de Nathalie Sarraute et *Les Années* d'Annie Ernaux

Jakob Svedberg

Uppsats/Examensarbete:	30 hp
Program och/eller kurs:	FR2503
Nivå:	Avancerad nivå
Termin/år:	VT2016
Handledare:	Sonia Lagerwall
Examinator:	Britt-Marie Karlsson, Katharina Vajta
Rapport nr:	

Uppsats/Examensarbete:	30 hp
Program och/eller kurs:	FR2503
Nivå:	Avancerad nivå
Termin/år:	VT2016
Handledare:	Sonia Lagerwall
Examinator:	Britt-Marie Karlsson, Katharina Vajta
Rapport nr:	
Nyckelord:	<i>La Route des Flandres, Enfance, Les Années</i> , mémoire, identité, Identité narrative, minne, identitet, narrativ identitet

Abstract

Le présent mémoire s'applique à examiner la relation entre mémoire et identité dans les romans *La Route des Flandres* (1960) de Claude Simon, *Enfance* (1983) de Nathalie Sarraute et *Les Années* (2008) d'Annie Ernaux. À partir de quelques concepts centraux de la mémoire et de l'identité, l'importance de la mémoire pour l'identité est analysée d'après le concept de *l'identité narrative* de Paul Ricœur, pour examiner la manière dont l'identité du sujet est constituée par rapport à la mémoire. L'analyse part de l'influence de la mémoire sur l'identité, ce qui provoque dans les récits trois formes différentes du sujet. À travers la narration, l'identité se sert du passé pour créer une continuité. Par conséquent, les présuppositions de la remémoration et de la narration influent sur l'identité, ce qui implique une problématique de l'identité. Celle-ci se présente dans les trois textes de manières différentes, développant chaque fois le questionnement de la constitution de l'identité. L'analyse souligne aussi la manière dont l'identité est dépendante de l'altérité, qui est à la fois une source d'inquiétude et d'identification.

Syftet med denna uppsats är att undersöka hur identitet skapas i förhållande till minne i romanerna *La Route des Flandres* (1960) av Claude Simon, *Enfance* (1983) av Nathalie Sarraute och *Les Années* (2008) av Annie Ernaux. Efter en inledande presentation av ett par centrala koncept om minne respektive om identitet baserar sig vår analys på Paul Ricœurs teori om *narrativ identitet*. Analysen visar hur minnets inflytande på identiteten i de tre texterna skapar tre olika former av subjekt, där narrativet blir ett sätt att skapa kontinuitet. Men detta inflytande på identitetsskapandet är problematiskt, vilket visar sig i de tre olika texterna som en problematisering av identiteten. Analysen belyser även hur identitetsskapandet påverkas av relationen till Den Andre, som på samma gång är ett ifrågasättande av identiteten och en grundläggande nödvändighet för identifikation.

Table des matières

1. Introduction	1
1.1 Objectif du mémoire.....	2
1.2 Méthode.....	2
1.3 Organisation du mémoire	3
2. Cadre théorique	3
2.1 La mémoire : quelques concepts centraux	3
2.2 La mémoire et l'oubli	5
2.3 La mémoire problématique	6
2.4 L'identité : quelques concepts centraux	7
2.5 La relation entre mémoire et identité dans l' <i>identité narrative</i>	8
2.6 La <i>mêmeté</i> et l' <i>ipséité</i> de l'identité	10
3. Matériau : présentation des œuvres étudiées.....	12
4. Études antérieures	14
5. Analyse.....	17
5.1 <i>La Route des Flandres</i>	17
5.1.1 L'expérience de la mort comme une menace de l'identité.....	18
5.1.2 La problématique de l'identité dans <i>La Route des Flandres</i>	20
5.1.3 La narration de la mémoire comme reconstitution de l'identité	21
5.2 <i>Enfance</i>	26
5.2.1 Une tentative de mémoire véritative	27
5.2.2 La dualité comme présupposition de la mémoire véritative.....	28
5.2.3 La problématique de l'identité duelle.....	29
5.2.4 La constitution de l'identité duelle.....	31
5.3 <i>Les Années</i>	34
5.3.1 La mémoire plurielle dans <i>Les Années</i>	35
5.3.2 La représentation véritative de la mémoire	36
5.3.3 Une problématique de la représentation de la mémoire plurielle.....	37
5.3.4 La constitution d'identité d'un sujet pluriel	39
6. Discussion	43
6.1 L'exercice de la mémoire	43
6.2 Le sens des mots.....	44
6.3 Le rôle de l'altérité dans les trois récits.....	45
6.4 La forme du sujet.....	45
6.5 La persistance de l'identité.....	47
7. Conclusion.....	48
8. Bibliographie	50

1. Introduction

La relation entre mémoire et identité est ambiguë. Selon le philosophe Paul Ricœur, l'acte de faire mémoire est un pouvoir dont l'usage permet également des « *us et abus* »¹. Car la mémoire n'est pas que des souvenirs, mais une évocation du passé, un exercice du passé décisif pour le présent. La mémoire et l'oubli proposent ensemble une configuration du passé, rendant possible un usage « problématique » de la mémoire, ce qui peut influencer la constitution d'identité. Dans son article « History, Memory, Identity »², l'historien américain Allan Megill discute la quête d'authenticité et la revendication de vérité dans le discours historique, constatant que « where identity is problematized, memory is valorised » ; quand l'identité est problématisée, la mémoire devient valorisée. Inversée, cette supposition devient notre point de départ pour examiner la relation entre mémoire et identité dans les romans *La Route des Flandres* (1960) de Claude Simon, *Enfance* (1983) de Nathalie Sarraute et *Les Années* (2008) d'Annie Ernaux. Ces trois textes contiennent trois exemples différents de cette relation, mais reprennent tous la problématique de la question que nous poserons à notre matériau : comment l'identité du sujet est-elle constituée par rapport à la mémoire ?

D'après son étymologie, le mot *identité* signifie 'qualité de ce qui est le même', et dérive du latin classique *idem*, 'le même'³. L'identité montre le « statut de sujet » du personnage, indiquant sa continuité et contiguïté par rapport à son être dans le temps. Mais l'identité, cherche-t-elle à être interchangeable, c'est-à-dire « identique » selon le sens étymologique du mot ? Changement et pluralité de l'identité sont des thèmes beaucoup discutés dans la littérature moderne⁴, où l'identité ne se présente pas comme résultat final. Elle se définit plutôt selon les mots du sociologue Zygmunt Bauman : « [L'identité] ne pouvait exister qu'en tant que *problème*, elle fut un « problème » dès sa naissance, elle naquit *problème* »⁵. L'identité est une manière pour le sujet de se concevoir soi-même, l'autre, et leur situation au monde, et à la fois une problématique de ces processus. Mais vue comme un problème, l'identité implique une résolution, ou au moins une quête pour résoudre le problème, et la mémoire s'y présente comme un recours possible. La mémoire peut ainsi être utilisée dans la

¹ Ricœur 2000a : 82. C'est l'auteur qui souligne.

² Megill 1998 : 40.

³ <http://www.cnrtl.fr/etymologie/identit%C3%A9> Consulté le 24 Mars 2016.

⁴ Fili-Tullon, T. « Identités et écritures contemporaines », *Acta fabula*, vol. 7, n° 6, novembre-décembre 2006 : <http://www.fabula.org/revue/document1703.php>. Consultée le 24 mars 2016.

⁵ Bauman 2003 : 34. C'est l'auteur qui souligne.

quête d'identité, et c'est donc dans cet usage que la mémoire devient « problématique ». Elle y entre sous conditions extraordinaires : la mémoire travaille son propriétaire, mais ce dernier exploite également la mémoire. La problématique de l'identité et de la mémoire compose par conséquent une ambiguïté circulaire où la mémoire et l'identité s'influencent réciproquement. Pour analyser la constitution de l'identité, nous prenons comme point de départ le concept de *l'identité narrative* de Ricœur⁶, qui est la construction d'une identité à travers la narration.

1.1 Objectif du mémoire

La présente étude se propose donc d'examiner un aspect de la relation entre mémoire et identité, notamment comment l'identité est constituée à travers une mémoire problématique. Dans *La Route des Flandres*, l'identité du narrateur paraît menacée par une expérience traumatique ; dans *Enfance*, nous trouvons un dialogue ambigu entre le narrateur et son double, pour chercher « quelques moments intacts » du passé ; et dans *Les Années*, c'est la relation complexe entre individu et collectif, et leur mémoire, qui est examinée. Mais les dissemblances des textes mettent aussi en relief leur ressemblance : tous les trois comportent des *réactions* à l'influence de la mémoire sur l'identité. Ainsi, le choix du matériau nous permet d'analyser trois textes qui malgré leurs différences comportent quelques similarités décisives quant à notre sujet. Les publications de ces trois récits les situent également dans une période qui s'étale des mouvements littéraires centraux des années 1960 jusqu'à la littérature contemporaine, comportant plusieurs grands changements et événements à la fois historiques et littéraires. C'est un temps qui a connu des réflexions différentes sur la construction d'un sujet textuel, influençant ainsi l'idée d'identité et la constitution de celle-ci dans la littérature.

1.2 Méthode

L'analyse portera pour chaque récit sur des présuppositions de la mémoire et l'influence de celles-ci sur la constitution d'identité. Les présuppositions de la mémoire forment dans les parties d'analyse un point de départ pour examiner l'usage de la mémoire dans la constitution de l'identité. Dans la partie consacrée à *La Route des Flandres*, l'analyse portera premièrement sur une problématique de l'identité, et ensuite la manière dont celle-ci use de la mémoire et ses présuppositions pour la résoudre. En revanche pour analyser *Enfance* et *Les*

⁶ Ricœur 1990 : 140.

Années, nous commencerons par examiner la mémoire et ses présuppositions, et ensuite l'influence de celle-ci sur la constitution d'identité. En liant l'usage de la mémoire à l'identité, nous examinerons ainsi les possibilités des récits et leurs manières de constituer l'identité à travers la mémoire. Nous développerons également nos analyses à partir des études antérieures qui nous proposent plusieurs introductions différentes aux récits ; ces études et la manière dont nous nous en servons seront présentées sous « 4. Études antérieures ».

1.3 Organisation du mémoire

Avant d'entrer dans l'analyse du matériau, il convient d'introduire quelques notions initiales concernant la mémoire et l'identité. Nous présenterons premièrement quelques notions relatives à la mémoire et ses processus, ensuite nous passerons à la relation entre mémoire et oubli, et ce que veut dire « une mémoire problématique ». Nous présenterons ensuite le terme *identité*, en abordant la question de comment l'identité se relate à la mémoire dans le concept ricœurrien de l'*identité narrative*. Après une présentation des œuvres du matériau et une présentation brève des études antérieures, nous analyserons les trois œuvres, séparément, commençant avec *La Route des Flandres*, puis *Enfance* et finalement *Les Années*. Nous rapprocherons finalement les trois récits dans la discussion, portant sur quelques ressemblances et différences, avant la conclusion.

2. Cadre théorique

2.1 La mémoire : quelques concepts centraux

Dans une première définition psychologique, la mémoire est une « composition, création, imagination et reconstruction du passé »⁷, dont la matière première est les souvenirs. Selon le dictionnaire *Larousse* en ligne, un souvenir est une « survivance [...] d'une sensation, d'une impression, d'une idée, d'un événement passés »⁸. Un souvenir est une impression, c'est-à-dire un « effet que les objets extérieurs font sur les organes des sens »⁹ selon l'anthropologue Marc Augé. Ainsi, un souvenir n'est que l'impression de quelque chose passée, ce qui veut dire que l'on peut seulement se souvenir de cette impression restée – et ces impressions

⁷ Delage 2000 : 27.

⁸ <http://larousse.fr/dictionnaires/francais/souvenir/73993?q=souvenir#73164> Consulté le 10 Mars 2016.

⁹ Augé 1998 : 24.

inscrites dans un souvenir forment des *traces mnésiques*¹⁰. Par conséquent, la mémoire implique toujours un décalage entre la réalité éprouvée et la remémoration de celle-ci. C'est par exemple un événement qui passe, et dont nous nous souvenons après ; l'événement et le souvenir ne sont pas simultanés. Ensuite, ce décalage implique toujours une différence entre ce que l'on a éprouvé et la représentation de ce vécu, c'est-à-dire que le souvenir n'est que l'impression du vécu. Le rappel du souvenir peut se présenter sous la forme inattendue d'une *réminiscence*, ou comme la recherche active d'une *remémoration*¹¹.

Même si la discussion menée par Paul Ricœur dans son ouvrage *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* (2000) concerne essentiellement, selon lui, la philosophie de l'histoire et sa place dans la culture¹², elle propose plusieurs points de départ pour notre analyse. Relevons brièvement deux opérations différentes de la mémoire selon Ricœur : *la quête vériditive* et *l'exercice de la mémoire*¹³. Lorsque nous nous rappelons un événement, quelque chose se passe dans la reconnaissance du souvenir. Nous reconnaissons le souvenir, c'est-à-dire qu'il s'accorde avec la « chose » passée, et c'est dans ce processus cognitif de reconnaissance que Paul Ricœur voit ce qu'il appelle une *quête vériditive* caractérisant la mémoire¹⁴. Cette reconnaissance nous aide à distinguer le souvenir de l'imagination, puisque l'expérience du souvenir comme « authentique » nous mène à y croire, ou au moins à ne pas le discerner comme étant sans toute fiabilité. Mais 'se souvenir', 'se rappeler' ne sont pas des activités passives. En se rappelant on ne reçoit pas seulement une image du passé, mais on la cherche activement, on *exerce* la mémoire dans les mots de Ricœur¹⁵. Une remémoration contient donc une recherche active dans la mémoire, un effort ou un travail du rappel qui fait partie de l'usage pratique de la mémoire. L'exercice de la mémoire est cet usage pratique de la mémoire, et un usage a toujours un but ou une intention visée. Cela indique ainsi que 'se souvenir' n'est pas sans but, mais un usage de la mémoire : et si la quête vériditive indique une sorte de vœu de fidélité au passé, nous pouvons demander de quelle façon l'exercice de la mémoire, autrement dit l'usage de la mémoire, peut affecter cette ambition vériditive. La mémoire est ainsi en même temps un « retour [...] du passé, et exercice du passé »¹⁶. Elle contient une quête vériditive qui se définit par une prétention de vérité – « voici ce qui s'est passé *en réalité*... » – en même

¹⁰ Ricœur 2000a : 554. Nous utiliserons ce mot dans le sens de 'relatif à la mémoire'.

¹¹ *Ibid.* : 33. La *remémoration* est donc l'action de rappeler quelque chose en mémoire consciemment, ce qui diffère de la *réminiscence* inattendue.

¹² *Ibid.* : 83.

¹³ *Ibid.* : 67.

¹⁴ *Ibid.* : 66.

¹⁵ *Ibid.* : 67.

¹⁶ *Ibid.* : 108.

temps que cet exercice de la mémoire, indiquant que la mémoire et son ambition véridique sont usées dans un but ou avec une intention. Mais pour que cet exercice de la mémoire soit possible, l'oubli est également exigé¹⁷.

2.2 La mémoire et l'oubli

Comme le constate le linguiste et philologue Harald Weinrich¹⁸ dans son ouvrage *Léthé. Art et critique de l'oubli* (1997), l'oubli peut représenter une menace permanente pour la mémoire. La recherche d'un souvenir est une lutte contre l'oubli, et 'se souvenir' est aussi 'ne pas oublier'. Mais les manières de l'oubli et sa relation à la mémoire fournissent en même temps « l'idée paradoxale que l'oubli peut être si étroitement mêlé à la mémoire qu'il peut être tenu pour une de ses conditions »¹⁹. Car ce que l'on oublie, ce n'est pas l'oubli. Comme nous avons dit à propos de la mémoire, le souvenir n'est que l'impression de ce qui s'est passé, et ce que l'on oublie n'est par conséquent que cette même impression²⁰. Mais comment peut-on se rappeler un souvenir, si ses traces mnésiques sont déjà disparues ? Pour reconnaître le souvenir perdu, il faut que quelque chose en demeure. Selon une idée courante des discours cognitif et psychanalytique, les souvenirs nous servent « d'écran » où se montrent les traces mnésiques²¹. Augé explique qu'un souvenir n'est pas une représentation intacte qui resurgit en forme complète au rappel, mais une composition de ce qui reste de l'impression originale : un souvenir paraît ainsi comme un écran où s'inscrivent des « signes de l'absence »²² des traces mnésiques. Cette absence est l'oubli, qu'Augé décrit comme « la force vive de la mémoire et le souvenir en est le produit »²³. L'oubli marque les lignes de la mémoire et ses limitations ; ici l'oubli n'est pas l'effacement des traces, mais désigne plutôt ce qui est inaperçu dans le souvenir remémoré, comme le fait remarquer à son tour Ricœur²⁴. De cette manière, nous pouvons comprendre que l'oubli présente un instrument qui sert par exemple à « séparer les souvenirs triviaux et quotidiens des souvenirs utiles à la vie » selon Weinrich²⁵, qui désigne cet oubli de « fonctionnel » ou même de « fécond »²⁶. Nous voyons ici un aspect pratique de l'oubli : il fournit la possibilité de discerner des souvenirs « utiles », ce qui est

¹⁷ Delage 2000 : 27.

¹⁸ Weinrich 1997 : 94.

¹⁹ Ricœur 2000a : 553.

²⁰ Augé 1998 : 24.

²¹ Augé 1998 : 33.

²² *Ibid.*

²³ Augé 1998 : 30.

²⁴ Ricœur 2000a : 570.

²⁵ Weinrich 1997 : 203.

²⁶ *Ibid.*

rendu possible grâce à la différence entre oubli et mémoire. Dans son article « Temps, mémoire, transmission », la sociologue Anne Muxel donne ainsi la définition suivante de l'oubli : « tout s'inscrit, tout est inscrit, tout reste inscrit. L'oubli est cette "trace durable" qui autorise l'expérience même de la mémoire et en dessine les contours. Oublier, c'est alors rendre le passé immuable. »²⁷

Même si notre analyse ne portera pas sur l'oubli comme un thème dans le matériau, il importe de relever la manière dont la mémoire et l'oubli paraissent former une sorte de régulation. Nous avons dit que la mémoire est un retour du passé et un exercice du passé, et que l'oubli « autorise » l'expérience même de la mémoire. La mémoire et l'oubli possèdent donc ensemble la possibilité de faire *retourner* le passé dans un *exercice* du passé, et finalement d'*autoriser* cette expérience du passé exercé.

2.3 La mémoire problématique

Retournons maintenant à l'usage de la mémoire que nous avons mentionné sous 2.1. 'Se souvenir', nous l'avons dit, indique un usage pratique avec un but ou une intention de la mémoire. La mémoire, selon Ricœur, peut ainsi être exercée de plusieurs manières puisque « l'us comporte la possibilité d'abus »²⁸. Ces deux termes sont centraux dans la discussion du philosophe, et s'y fondent sur la possibilité de régulation que nous venons de relever sous 2.2. Nous avons vu que la mémoire comporte un usage, et que cet usage de la mémoire comprend la pratique de la quête vériditive et l'exercice du passé. Puisqu'elle comporte un fonctionnement, on ne peut pas échapper à « l'us » de la mémoire ; où elle se trouve, il y en a l'usage : la problématique est donc l'abus de la mémoire. Répétons que c'est la manière dont l'identité est constituée par rapport à la mémoire que nous analyserons dans le matériau. Comme nous avons dit dans l'introduction, les trois textes comportent tous des *réactions* à l'influence de la mémoire sur l'identité, et l'aspect problématique de la mémoire se trouve ainsi dans l'usage de la mémoire pour la création d'identité.

²⁷ Muxel 2000 : 52.

²⁸ Ricœur 2000a : 68.

2.4 L'identité : quelques concepts centraux

Les manières de définir et analyser l'identité sont nombreuses et diverses²⁹. Mais certains aspects sont centraux dans son analyse : l'identité est toujours contextuelle et relationnelle, et elle n'est jamais comprise isolée d'autrui³⁰. Dans le contexte moderne des sciences humaines, une définition générale de la notion d'identité est « un sens perçu donné par chaque acteur au sujet de lui-même ou d'autres acteurs »³¹. Un acteur est ici un *acteur social*, qui peut être un individu ou un collectif avec plusieurs caractéristiques différentes, par exemple une certaine conscience de soi-même, et une affectivité éprouvée en face de situations différentes³². Et le « sens perçu » est selon le psychologue et sociologue Alex Mucchielli « un ensemble de significations »³³, perçu dans un contexte par un acteur, qui donne ce sens à lui-même ou à un autre acteur. L'identité est ainsi d'après Mucchielli « un phénomène de sens qui surgit dans une situation donnée »³⁴. Nous trouvons ici deux actions centrales émanant de l'identification qui se lient à cette importance d'un autrui : c'est l'*identification de quelque chose ou quelqu'un*, c'est-à-dire « reconnaître quelque chose à certains signes pour pouvoir le ranger dans une catégorie de connaissance »³⁵, et l'*identification à quelque chose ou quelqu'un*, c'est-à-dire s'identifier soi-même à quelqu'un ou quelque chose. Il est ici important de noter que ces propriétés de l'identité ne se trouvent pas qu'au niveau individuel, mais également dans la construction d'une identité collective³⁶. L'identité conjugue singularité et appartenance groupale et collective³⁷, et permet ainsi dans son analyse un va-et-vient entre ces niveaux³⁸. Comme sa définition, une analyse de l'identité peut donc comporter le rapport entre soi et autre, à la fois que celui entre individu, groupe et collectif.

L'identité est selon cette définition un phénomène de sens, un ensemble de significations produit dans l'acte d'identification. Pour répondre à la question de *pourquoi* ce phénomène de sens arrive à un acteur, Mucchielli constate que c'est « pour que l'autre [...] trouve un sens ; pour que cet autre ne reste pas sans signification »³⁹. L'identité est relationnelle, puisque

²⁹ Mucchielli 1986 : 6.

³⁰ Carosella & Sorondo 2008 : 13.

³¹ Mucchielli 1986 : 10.

³² *Ibid.* : 39.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.* : 56.

³⁶ *Ibid.* : 8.

³⁷ Roucoules 2009 : 12.

³⁸ Mucchielli 1986 : 8.

³⁹ Mucchielli 1986 : 11.

l'acte d'identification du soi repose sur la possibilité d'identification de l'autre, et « le sens » est contextuel, surgissant dans l'action d'identification dans un contexte. Mucchielli écrit :

Le premier des « fondements de l'identité » est constitué des contextes utilisés par chaque acteur pour définir, pour lui, l'identité d'un autre acteur. Ces contextes sont utilisés parce qu'ils sont « pertinents » pour lui, c'est-à-dire parce qu'ils vont lui permettre de faire émerger un sens dont il a besoin pour maîtriser la situation dans laquelle il se trouve.⁴⁰

L'identité de soi-même est dépendante de l'identification possible d'autrui, ce qui à son tour dépend de contextes. Les contextes sont décisifs pour faire émerger le sens nécessaire, celui qui à son tour est nécessaire pour « maîtriser la situation ». L'identité se veut une certitude, surgissant en face d'une incertitude à laquelle l'acteur cherche à échapper. Mais « ce “sens dont il a besoin” est lui-même dépendant de la définition de la situation existentielle vécue par cet acteur »⁴¹, continue Mucchielli. Le processus identitaire est ainsi une manière de produire de la signification, de donner un sens ; « c'est cela qui est au cœur du processus identitaire. À tout moment, il faut recoller les morceaux du sens, sinon l'action est impossible »⁴². Si le sens reste incertain, l'identification sera problématique : comme un sens, l'identité se veut une certitude. C'est cela qui mène Zygmunt Bauman, cité dans l'introduction, à constater que l'identité surgit comme l'énoncé d'un problème, et comme un effort de l'échapper :

On pense à l'identité chaque fois que l'on *ne sait pas vraiment* où on est chez soi ; c'est-à-dire que l'on ne sait pas vraiment où se placer [...] de sorte que les deux parties sachent comment se comporter en présence l'une de l'autre. « *Identité* » est le nom que l'on a donné à la recherche d'une échappatoire à cette incertitude⁴³.

Mais la difficulté de l'identité se lie également à la question de savoir *comment* ce sens arrive au sujet⁴⁴.

2.5 La relation entre mémoire et identité dans l'*identité narrative*

Entre identité et mémoire se trouve ainsi la problématique de « la mobilisation de la mémoire au service de la quête, de la requête, de la revendication d'identité »⁴⁵. La mémoire, comme une composante possible de l'identité, se trouve ici dans un système de narration, appelée par

⁴⁰ Mucchielli 1986 : 37.

⁴¹ Mucchielli 1986 : 37.

⁴² Kaufmann 2009 : 57.

⁴³ Bauman 2003 : 34. C'est l'auteur qui souligne.

⁴⁴ Mucchielli 1986 : 11.

⁴⁵ Ricœur 2000a : 98.

Ricœur *l'identité narrative*⁴⁶, et par des psychologues cognitifs anglais et américains *life narratives*⁴⁷. La relation entre la mémoire et l'identité se fonde ici sur la manière dont la mémoire permet à son sujet une attribution de sens et continuité à travers cette narration de soi. Dans ce processus, le récit et l'histoire racontée sont décisifs pour l'identité : « Le récit construit l'identité du personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant celle de l'histoire racontée. C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage. »⁴⁸

Selon le psychologue cognitif américain Ulric Neisser⁴⁹, la mémoire nous propose une construction de sens dépendant d'autrui. Mais cette épreuve de sens exige la conviction d'un passé décisif pour le présent, même si cela n'est pas le cas⁵⁰. Comme le constate Daniel Albright⁵¹ dans son article sur ce qu'il appelle « des modèles littéraire et psychologique du soi », une identité narrative qui se fonde sur la mémoire exige premièrement un usage de l'oubli ; c'est-à-dire que pour utiliser la mémoire, comme nous l'avons constaté, il faut savoir discerner ce qui est « utile » pour l'identité de ce qui ne l'est pas. L'identité exerce ainsi la mémoire pour un but, utilisée en tant que « composante temporelle de l'identité, en conjonction avec l'évaluation du présent et la projection du futur »⁵². C'est-à-dire, l'identité cherche à l'aide de la mémoire sa revendication : la mémoire du passé constitue l'identité en conjonction avec le présent, et avec sa possibilité d'être dans l'avenir. Cet usage de la mémoire et ses fonctions est rendu possible par « les ressources de variation qu'offre le travail de configuration narrative »⁵³. La *configuration narrative* est comprise comme la mise en intrigue de l'action et du personnage : « raconter, c'est dire qui a fait quoi, pourquoi et comment, en étalant dans le temps la connexion entre ces points de vue »⁵⁴. C'est la configuration narrative qui permet la connexion et concordance entre ces points, et c'est ainsi, comme dans la citation évoquée de Ricœur, que l'identité de l'histoire « fait l'identité du personnage »⁵⁵. Même si l'identité ne cherche pas à rester la « même » dans le sens

⁴⁶ Ricœur 1990 : 140.

⁴⁷ Neisser & Fivush 2008.

⁴⁸ Ricœur 1990 : 175.

⁴⁹ Neisser & Fivush 2008 : 9. « Remembrances that become selves are pregnant with meanings : Meanings are bound together by the emotional life of individuals interconnected with the lives of others ».

⁵⁰ *Ibid.* : 2. « Even when no such account is available, we must still *believe* that the past consisted of some definite set of events that have had specific consequences for the present ».

⁵¹ Albright 2008 : 22. « The first requirement for a theory of the remembered self is a theory of oblivion ».

⁵² Ricœur 2000b : 2.

⁵³ Ricœur 2000a : 579.

⁵⁴ Ricœur 1990 : 174.

⁵⁵ *Ibid.* : 175.

étymologique, il y a donc toujours une « suite biographique »⁵⁶ dans l'action de « rester soi-même ». C'est cette suite biographique, cette synthèse des éléments hétérogènes d'une vie qui est configurée dans l'identité narrative. Avec les mots d'Anne Muxel, cette configuration fournit au soi une « histoire intime » de lui-même :

[Elle] synthétise, au plus près de la vérité du sujet, tous les paramètres à l'œuvre dans la construction de son identité personnelle et sociale. [Elle] résulte d'une transaction complexe entre passé, présent et futur, [elle] inscrit le sujet dans une narration historique articulant l'individuel et le collectif.⁵⁷

Le concept d'*identité narrative* propose ainsi une mise en système du vécu personnel, où cette narration de soi-même permet la continuité de soi, ou *la permanence de soi*⁵⁸ selon Ricœur. Pour analyser cette permanence de soi, le philosophe propose ensuite les concepts de *mêmeté* et d'*ipséité*.

2.6 La *mêmeté* et l'*ipséité* de l'identité

Ricœur développe dans son ouvrage *Soi-même comme un autre* (1990) deux types d'identité, la *mêmeté* et l'*ipséité*, et deux types de permanence de soi : *le caractère* et *la parole tenue*⁵⁹. En disant que « le maintien de soi dans le temps repose sur un jeu complexe entre *mêmeté* et *ipséité* »⁶⁰, le philosophe définit une des difficultés de l'identité⁶¹. Présentons brièvement ces concepts.

L'identité comme *mêmeté* possède quatre composantes. C'est premièrement « l'identité numérique »⁶², indiquant l'unicité d'une « seule et même chose » à plusieurs occurrences, par exemple un son de cloche. Deuxièmement, c'est « l'identité qualitative »⁶³ ou une ressemblance extrême, par exemple deux choses que l'on peut échanger l'une pour l'autre. Troisièmement, c'est le critère que Ricœur appelle « la continuité ininterrompue »⁶⁴, qui permet le vieillissement d'un animal, ou le développement entre gland et arbre⁶⁵ ; l'animal et l'arbre restent les mêmes à travers les changements. Le temps cause ici des changements qui ne détruisent pas la ressemblance, ce qui amène Ricœur à distinguer finalement le principe de

⁵⁶ Kaufmann 2009 : 62.

⁵⁷ Muxel 2000 : 48.

⁵⁸ Ricœur 1990 : 143.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.* C'est l'auteur qui souligne.

⁶¹ Ricœur 2000b : 2.

⁶² *Ibid.* : 140.

⁶³ *Ibid.* : 141.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.* : 142.

« permanence dans le temps »⁶⁶. Pour ce dernier, le philosophe donne l'exemple de « la structure invariable d'un outil dont on aura progressivement changé les pièces, [...] c'est l'organisation d'un système combinatoire, l'idée de structure »⁶⁷.

L'identité comme *ipséité*, du latin *ipse*, 'soi-même, en personne', pose ensuite la question de ce qui reste de l'identité hors de la mêmeté. Et l'ipséité de l'identité est ce qui n'est pas la mêmeté : mais la division de l'identité en mêmeté et ipséité se montre plus clairement dans la permanence de soi dans le temps. Ricœur présente deux types de permanence de l'identité dans le temps : le *caractère*, et un *maintien de soi*⁶⁸. Le caractère est « l'ensemble des dispositions durable à *quoi* on reconnaît une personne »⁶⁹, « l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même »⁷⁰ : par exemple des habitudes d'une personne, mais également tout ce en quoi une personne se reconnaît, par exemple des normes sociales. Le caractère est la persistance de l'identité en tant que mêmeté. Ensuite, le *maintien de soi* est pour Ricœur⁷¹ une autre manière de maintenir une constance de soi hors le caractère : celle-ci est la reconnaissance de quelque chose à travers les changements, comme une *parole tenue* malgré des changements. Et il est dans ce maintien de soi qu'est visible plus clairement l'ipséité de l'identité : elle se montre par exemple dans la tenue d'une promesse, qui paraît « constituer un déni du changement : [...] quand même je changerais d'opinion, d'inclination, "je maintiendrai" »⁷². On pourra toujours rester le même individu si disparaît ou change ce qui est le caractère. La parole tenue est ainsi une persistance dans le temps indiquant que malgré tous les changements, « je » reste toujours le même, et ce « je » est l'ipséité. Finalement, comme évoqué à propos de la construction d'identité, Ricœur ne limite pas l'application de ces concepts à l'identité d'un seul individu :

On peut parler de l'ipséité d'une communauté comme on vient de parler de celle d'un sujet individuel : individu et communauté se constituent dans leur identité en recevant tels récits qui deviennent pour l'un comme pour l'autre leur histoire effective.⁷³

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Ibid.* : 146. C'est l'auteur qui souligne.

⁷⁰ *Ibid.* : 144.

⁷¹ *Ibid.* : 148.

⁷² *Ibid.* : 149.

⁷³ Ricoeur 1985 : 356.

3. Matériau : présentation des œuvres étudiées

Dans *La Route des Flandres* (1960) de Claude Simon (1913-2005), l'histoire est racontée par le jeune Georges qui a servi dans la seconde guerre mondiale. Soldat de la cavalerie, Georges se trouve sous l'ordre du capitaine de Reixach, un lointain parent par sa mère, qui conduit son escadron sur le front de Flandre pour contrer les Allemands. Le récit tourne surtout autour des événements précédant et succédant un guet-apens, dans lequel l'escadron est à peu près anéanti, et dont ils ne sont que quatre survivants : Georges, le capitaine de Reixach, son jockey Iglésia et Blum, un camarade de Georges. Mais sous l'ordre irresponsable du capitaine, l'escadron est bientôt conduit dans la ligne de tir d'un soldat allemand isolé qui abat le capitaine exposé. Cette mort de Reixach se place au sein du texte, fournissant la quête impossible de Georges à savoir si cette mort a été cherchée, et ce qui s'est passé.

Emprisonnés dans un camp de prisonniers, les trois survivants cherchent à comprendre ce qui s'est passé, et à échapper à leur situation en racontant – et inventant – des souvenirs, qui tournent autour de trois histoires différentes : Iglésia racontant son temps avant la guerre auprès de Reixach et sa femme Corinne, avec qui il a probablement eu une liaison intime ; les souvenirs d'enfance de Georges ; et l'histoire d'un ancêtre de Reixach qui a vécu pendant la Révolution française. Corinne paraît la seule à pouvoir « résoudre » la mort du capitaine, éventuellement provoquée par son adultère possible : après la guerre, Georges rend ainsi une visite à Corinne, ce qui mène à une seule nuit d'amour et aucune réponse. La construction du texte est complexe, avec une alternance entre la 1^{ère} et la 3^{ème} personne et une superposition perpétuelle des visions et des souvenirs, rappelant ce que Claude Simon appelle « la discontinuité, l'aspect fragmentaire des émotions que l'on éprouve et qui ne sont jamais reliées les unes aux autres, et en même temps leur contiguïté dans la conscience »⁷⁴.

Une mémoire problématique est également centrale dans *Enfance* (1983) de Nathalie Sarraute (1900-1999), le deuxième ouvrage de notre étude. Le récit est ici composé de deux voix narratives, celle de la narratrice et celle de son double, qui discutent et commentent des souvenirs évoqués. L'histoire raconte les premières onze années de la narratrice Natalya, et relate quelques événements de sa vie à partir de sa jeunesse, jusqu'au début de l'adolescence et son entrée en sixième. Ses premières années sont divisées entre la France où réside son

⁷⁴ Claude Simon dans un interview avec Claude Sarraute, cité par Lucien Dällenbach dans « Le tissu de la mémoire », p. 359.

père, et la Russie où habitent la mère et son nouveau mari : mais après un long séjour en Russie, la mère de Natalya la laisse à Paris pour qu'elle y reste avec son père, et la nouvelle épouse de celui-ci, Véra. Les deux voix narratives du récit commentent sous la forme d'un dialogue les événements du passé, ainsi que la nature des souvenirs. Entre les deux voix, l'objectif de « faire surgir quelques moments, quelques mouvements qui [...] semblent encore intacts »⁷⁵ est à la fois questionné : les voix critiquent les souvenirs et leur présentations, dévoilant souvent comment elles distordent l'image du passé. La construction narrative se veut une manière de s'approcher de quelque chose de plus objectif, pour éviter ce qui est le cas souvent dans l'autobiographie selon Sarraute ; une construction nécessaire de « quelque chose qui est faux pour donner une image de soi »⁷⁶.

La troisième œuvre de l'étude, *Les Années* (2008) d'Annie Ernaux (1940-), peut être considérée comme une sorte d'autobiographie. Mais il est ici question de ce que l'auteure appelle « une sorte d'autobiographie impersonnelle »⁷⁷ où les remémorations ne cherchent pas à expliquer un seul passé pour fixer l'identité de la narratrice ; elles cherchent en échange à faire émerger le monde changeant, une mémoire individuelle dans laquelle se trouve la mémoire collective, ce qui peut « rendre la dimension vécue de l'Histoire »⁷⁸. Ainsi, le personnage principal du récit est appelé « elle », et paraît plutôt comme un point de départ pour la voix narrative pour faire le portrait d'un plus grand collectif. Le récit est construit autour de plusieurs photographies qui racontent sa vie à partir de sa naissance, structurant autour de celles-ci des événements de sa vie et de la société. La vie racontée est celle d'une fille d'ouvriers qui passe sa jeunesse à Lillebonne en Normandie, qui rompt avec sa classe sociale pour faire des études de littérature, et qui se construit une vie familiale presque sans s'en apercevoir. Les souvenirs sont toujours mis en rapport avec le collectif, qui paraît souvent se superposer à l'identité individuelle du personnage : « on » et « nous » sont également des personnages du récit, créés à travers la construction d'une mémoire collective. La narration part de l'intérieur et l'intimité d'un personnage, pour s'ouvrir sur le collectif auquel les vies individuelles se relatent. Mais elle travaille également dans l'autre sens : partant d'un événement historique, la voix narrative le relie au collectif et à l'individu. Les relations réciproques entre mémoire collective et mémoire individuelle, tout comme celle

⁷⁵ Sarraute 1983 : 277.

⁷⁶ Nathalie Sarraute dans un entretien avec Pierre Boncenne, *Lire*, n°94, juin 1983, p. 90.

⁷⁷ Ernaux 2008 : 252.

⁷⁸ Ernaux 2008 : 251.

entre identité collective et identité de l'individu sont ainsi situées au sein du texte, en questionnant la construction d'un soi.

4. Études antérieures

Les œuvres des trois écrivains ont fait l'objet de nombreuses études critiques. Nous nous sommes intéressés à quelques-unes qui se rapportent plus précisément aux thèmes et aux livres qui nous occupent dans le présent mémoire.

Dans *Une mémoire inquiète. La Route des Flandres de Claude Simon* (1997), Dominique Viart souligne plusieurs traits importants dans la construction du sujet du texte. Celle-ci est très marquée par des incohérences narratives⁷⁹ qui reflètent les « incohérences » de la matière « diégétique »⁸⁰, c'est-à-dire que l'organisation du texte est soumise à ce qu'il cherche à représenter. D'après Viart, les choix de narration semblent liés à une quête cognitive du narrateur Georges, et les articulations narratives du texte sont liées aux questions d'interprétation et de connaissance formulées par celui-ci⁸¹. La quête de sens de Georges se voit synthétisée dans un questionnement central, formulé dans deux questions maintes fois répétées par Georges : « comment savoir ? », « que savoir ? ». La quête de Georges pour répondre à ces questions, et cette difficulté que Viart appelle un « manque à savoir »⁸², se manifestent également dans la manière dont la narration tourne sur elle-même et ne paraît jamais fixée. À cause de cette narration instable, Georges est parfois un personnage, parfois un narrateur, « une figure du sujet en marge de sa propre histoire, dont il n'est d'ailleurs plus très sûr »⁸³. Et selon Viart, cette narration reste marquée par « l'expérience véritable de la mort menaçante et proche »⁸⁴. L'expérience de la mort rend le personnage de Georges instable, ce qui se voit également dans la narration. Dans notre analyse, nous partirons de cette expérience de la mort et nous la remettrons en relation avec l'identité. Si Viart analyse l'influence de cette expérience sur la narration, nous analyserons l'effort de Georges pour échapper à l'expérience *par* la narration.

⁷⁹ Viart 1997 : 88.

⁸⁰ *Ibid.* : 92.

⁸¹ *Ibid.* : 96.

⁸² *Ibid.* : 94.

⁸³ *Ibid.* : 109.

⁸⁴ *Ibid.* : 98.

Dans la partie consacrée à *Enfance* dans son ouvrage *Brouillons de soi* (1998), Philippe Lejeune propose une analyse de la construction du texte en le divisant en « fragmentation », « montage » et « dialogue »⁸⁵. Sans chapitres, l'ordre du récit est assuré selon Lejeune par le dialogue qui, à son tour, est interrompu et fragmenté à l'intérieur de certains chapitres⁸⁶. La fragmentation donne l'impression que l'on « circulerait dans le chaos d'une mémoire » ; mais on est, selon Lejeune, « au contraire devant un ordre »⁸⁷. Cet ordre est dû à ce qu'il nomme le montage, qui réalise un équilibre entre les séquences différentes. Grâce au montage, Lejeune constate que « le moi, la construction du moi apparaissent explicitement comme des valeurs »⁸⁸. Le montage ouvre ensuite « sans le saturer, un espace d'interprétation »⁸⁹, afin que l'auteure puisse échapper à la fonction explicative du récit : « le montage permet de préparer des lectures possibles dans ce puzzle de souvenirs »⁹⁰. Finalement, le dialogue fournit trois fonctions à ce qu'il appelle « la voix critique »⁹¹ : la fonction de « Contrôle »⁹², qui donne l'impression spontanée au récit d'une remémoration contrôlée, fidèle au passé ; la fonction d' « Écoute »⁹³, qui s'interroge sur le sens de l'autre voix et travaille ce qu'elle dit ; et finalement la fonction de « Collaboration »⁹⁴, où les deux voix ne s'opposent plus, se dissolvent l'une dans l'autre. Pour analyser l'identité dans *Enfance*, nous aurons recours à l'analyse de Lejeune des voix et leur relation. Mais alors que Lejeune questionne le montage de la narration et sa manière d'ouvrir « un espace d'interprétation », nous analyserons pour notre part comment l'identité se constitue à travers cette narration des souvenirs.

La dualité du « je » a récemment été discutée dans la thèse *Nathalie Sarraute et le double : un dialogue avec Fiodor Dostoïevski* (2012) de Christina Zanoaga. Au sujet de cette dualité, Zanoaga écrit que « le double peut représenter à la fois la possibilité pour le sujet de se saisir sous une forme objective, neutre, et une manière de ne pas s'identifier à son désir de subjectivité. [...] Le thème du double [...] pose la question de l'unité et de l'unicité du sujet »⁹⁵. La dualité rend ici visible une problématique, selon Zanoaga : « ce n'est que lorsque

⁸⁵ Lejeune 1998 : 256.

⁸⁶ *Ibid.* : 257.

⁸⁷ *Ibid.* : 259.

⁸⁸ Lejeune 1998 : 262. C'est l'auteur qui souligne.

⁸⁹ *Ibid.* : 263.

⁹⁰ *Ibid.* : 265.

⁹¹ *Ibid.* : 269.

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.* : 270.

⁹⁴ *Ibid.* : 271.

⁹⁵ Zanoaga 2012 : 273.

l'autre se sépare du moi que leur identité apparaît, et en même temps leur différence »⁹⁶. La dualité n'est pas qu'une découverte de soi, mais aussi « une expérience du monde et de l'altérité »⁹⁷, où « le monde dialogique s'installe dans l'univers sarrautien dès le moment où *je* prend conscience de son dédoublement »⁹⁸. L'étude de Zanoaga souligne ainsi une problématique de l'identité dans *Enfance*. C'est avec les dialogues critiques que l'identité du sujet peut « se constituer en fonction du regard scrutateur de l'autre »⁹⁹, mais ce double est également l'origine d'une « inquiétude profonde que suscite l'étrange duplication de l'identité. »¹⁰⁰ Cette problématique du sujet fonde dans notre analyse un questionnement de l'identité, qui approfondira l'analyse des voix du sujet et l'identité.

Les Années d'Annie Ernaux est notre texte le plus récent, mais il fait déjà, lui aussi, l'objet d'un grand nombre d'articles. Le Colloque de Cerisy dédié à Ernaux en 2012 l'a traité d'œuvre centrale, comme le montrent les textes réunis dans *Annie Ernaux : le Temps et la Mémoire* (2014). Dans son article « Entre mémoire et histoire, genèse d'une forme » (2012) consacré à la relation entre mémoire et histoire, Yvon Inizan approche les réflexions de Ricœur sur la mémoire et l'oubli du livre *Les Années* d'Ernaux. L'auteur souligne ici comment la mémoire dans cette « autobiographie impersonnelle » rappelle que « se souvenir, ce n'est pas seulement se souvenir de soi-même mais c'est aussi se souvenir de situations dans lesquelles on a vécu »¹⁰¹. La discussion d'Inizan fait donc entrer la mémoire d'Ernaux dans un espace narratif où s'entremêlent la mémoire individuelle et la mémoire collective, et dont l'apparition refusée d'un « je » est « au profit d'une inscription dans l'histoire partagée et le souvenir de ses aléas »¹⁰². Nous aurons recours à l'analyse d'Inizan pour développer la relation entre la mémoire individuelle et collective, et comprendre comment leur relation influe sur l'identité. Comment la mémoire s'ouvre-t-elle de l'individu au collectif, et comment l'identité est-elle influencée par cette absence d'un « je » ?

Dans son article « "Une phrase pour soi" : mémoire anaphorique et autorité pronominale dans *Les années* d'Annie Ernaux » (2012), publié dans *Annie Ernaux : le Temps et la Mémoire* (2014), Emmanuel Bouju analyse la relation entre la mémoire et le sujet dans *Les Années*.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Ibid.* : 270.

⁹⁸ *Ibid.* C'est l'auteur qui souligne.

⁹⁹ *Ibid.* : 279.

¹⁰⁰ *Ibid.* : 273.

¹⁰¹ Inizan 2012 : 162.

¹⁰² *Ibid.* : 163.

L'analyse de Bouju part des pronoms « elle », « on » et « nous » du récit pour développer ce qu'il appelle – d'après Ernaux – une mémoire « transpersonnelle »¹⁰³. Ces pronoms sont « trois "bouleversements" de la personne, en somme, dans l'objectif d'un "impersonnel personnel" »¹⁰⁴. C'est l'objectif d'éviter « l'emprise du *moi* : éviter en somme l'emploi tonique du je, rendre le moi *atone* »¹⁰⁵. Nous partirons ainsi de l'article de Bouju pour développer la manière dont les trois pronoms se relatent à l'identité du sujet, et à la mémoire – individuelle et collective – du récit.

5. Analyse

5.1 *La Route des Flandres*

Dans un entretien portant sur *La Route des Flandres*, Claude Simon dit :

Vous voyez, dans *La Route des Flandres*, tout s'organise par strates, symétriquement, concentriquement, autour du centre géométrique, du milieu matériel du livre. Lorsque vous ouvrez le livre au milieu, vous lisez un passage qui a trait à la disparition, à la dispersion de l'escadron. C'est là le centre.¹⁰⁶

C'est la dispersion de l'escadron, cet événement mortel qui est le centre du milieu matériel du livre, et également le centre autour duquel l'histoire s'organise, comme des strates. Et c'est surtout autour de deux morts qu'elle s'organise : celle du capitaine de Reixach dans un guet-apens, et celle d'un cheval à côté de la route¹⁰⁷. Aussi graduellement que la décomposition d'un cadavre, la mort se présente successivement dans le récit pour s'y imposer comme un centre, et notre analyse part ainsi de ce point géométriquement et thématiquement central vers lequel tous les souvenirs de Georges paraissent se diriger. Sans pouvoir saisir l'expérience traumatique du guet-apens, Georges se trouve taraudé par une incertitude. Comme d'après la théorie de Mucchielli présentée sous 2.4, une problématique centrale paraît être la difficulté de contextes qui permettent à Georges « de faire émerger un sens dont il a besoin pour maîtriser la situation »¹⁰⁸ en face de cette incertitude. Pour voir la manière dont l'identité est constituée dans le récit, notre analyse portera premièrement sur l'expérience de la mort et l'incertitude provoquée par celle-ci. Nous passerons ensuite à la relation entre cette

¹⁰³ Bouju : 2012 : 393.

¹⁰⁴ *Ibid.* : 395.

¹⁰⁵ *Ibid.* : 392.

¹⁰⁶ « Entretien avec Hubert Juin », *Les Lettres françaises*, n 84, 1960.

¹⁰⁷ Viart écrit à propos de la mort du cheval qu' « elle scande le récit de manière aussi obsessionnelle que le suicide de Reixach » (Viart 1997 : 97).

¹⁰⁸ Mucchielli 1986 : 37.

expérience et la problématique de l'identité. Finalement nous relèverons la manière dont Georges cherche à « reconstituer » l'identité du capitaine à travers la mémoire.

5.1.1 L'expérience de la mort comme une menace de l'identité

L'expérience de la mort présente une incertitude pour Georges, ce qu'il formule en deux questions répétées maintes fois à travers le récit : « comment savoir ? », « que savoir ? ». Ces questions sont présentes tout au long de l'effort de Georges pour comprendre ce qui s'est passé, et surgissent à chaque incertitude : par exemple quand il s'imagine les dernières pensées du capitaine¹⁰⁹, ou dans l'ignorance de l'heure du guet-apens, ce qui paraît décisif pour savoir ce qui s'est passé¹¹⁰. Dominique Viart souligne que la complexité du questionnement réside dans ce qu'il ne désigne pas son objet, et « ce qui est engagé ici ne tient pas de la simple difficulté de restitution mais appartient à une quête cognitive plus obscure »¹¹¹ : « cette question se redouble de l'égarement plus vaste de la pensée face au scandale de la mort à l'énigme du sens »¹¹². Selon Viart, l'expérience de la mort « obsède » le texte¹¹³ même lorsqu'elle n'est pas décrite ; ainsi « l'identité, ou plus exactement l'unité du sujet, est mise en péril par le jeu de la narration, par la pensée et le souci cognitif »¹¹⁴. Cette « mise en péril » de l'unité du sujet se voit par exemple dans le va-et-vient du narrateur entre « je » et « Georges », formant « une figure du sujet en marge de sa propre histoire, dont il n'est d'ailleurs plus très sûr »¹¹⁵. Mais même si aucune fin ne se présente au questionnement de Georges, les questions de « comment savoir » et « que savoir » sont néanmoins des points de départ dans la recherche de Georges pour *trouver* une fin et une formulation possible aux événements. Nous les considérerons donc comme des questionnements centraux dans ce qui est la recherche de sens de Georges, même si, comme le constate Viart, « au terme du parcours le doute subsiste »¹¹⁶.

Pour développer l'incertitude liée à ces questions, nous devons d'abord remarquer la manière dont Georges cherche à décrire la mort, qui est à la fois l'expérience d'un changement

¹⁰⁹ Simon 1960 : 345. « à l'égard duquel il ne nourrissait à présent qu'une vague stupéfaite et impuissante fureur mais comment savoir, que savoir ? ».

¹¹⁰ *Ibid.* : 334. « le soleil se trouvait dans la position sud-ouest donc environ deux heures de l'après-midi mais comment savoir ? »

¹¹¹ Viart 1997 : 263.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ *Ibid.* : 99.

¹¹⁴ *Ibid.* : 97.

¹¹⁵ *Ibid.* : 109.

¹¹⁶ *Ibid.* : 96-97.

physique, et en même temps quelque chose qui ne se laisse pas définir. Dans le premier cas, la mort est une décomposition de matériau, un changement de matière et mobilité qu'éprouve George par exemple en face du cadavre de cheval¹¹⁷. La mort est décrite comme une *transmutation*, un « remue-ménage d'atomes en train de permuter pour s'organiser selon une structure différente »¹¹⁸, un changement qui se cache même dans la nature et les environnements¹¹⁹. Mais alors que cette première description de l'expérience de la mort n'implique aucun élément inconnu dans le changement de la forme connue – nous dirions même *identifiable* –, Georges a en même temps cette autre expérience de la mort comme quelque chose de non-identifiable, indéfinissable. Comme nous avons constaté sous 2.1.4, l'identité contient à la fois la possibilité du sujet de *s'identifier* à quelque chose ou à quelqu'un, et *l'identification de* quelque chose ou de quelqu'un, et c'est ici premièrement ce deuxième processus qui paraît difficile. La question « comment savoir ? » s'applique ici à l'impossibilité de savoir les circonstances décisives du guet-apens (Georges a-t-il survécu à cause de sa selle mal sanglée ?¹²⁰ La mort a-t-elle été cherchée par le capitaine ? Quelle heure fut-il ?), autant qu'à la difficulté de savoir raconter ce qui s'est passé. La dispersion de l'escadron est un événement traumatique pour Georges, et l'expérience de l'événement reste centrale dans le récit en même temps qu'elle reste difficile à nommer¹²¹. Cet inconnu aperçu, dont la connaissance ne paraît néanmoins pas possible, constitue pour Georges une menace de l'identité, où « le non-identifiable devient l'innommable »¹²² comme l'a dit Ricœur. Georges éprouve ainsi ce que Viart appelle la « leçon de défiance d'avoir à douter de tout, y compris de nous-même, des représentations qui nous habitent et informent le monde à notre insu »¹²³, et cette expérience de la mort provoque une « incertitude » questionnant le soi comme l'a dit Bauman¹²⁴. L'identité du capitaine est décisive en ce qu'elle prend la forme de l'incertitude

¹¹⁷ Simon 1960 : 273. « déjà à demi englouti, repris par la terre, sa chair se mélangeant à l'humide argile, ses os se mélangeant aux pierres, car peut-être était-ce une pure question d'immobilité ».

¹¹⁸ *Ibid.* : 273.

¹¹⁹ *Ibid.* : 105. « [...] sans le soleil la campagne semblait encore plus morte abandonnée effrayante par sa paisible et familière immobilité cachant la mort aussi paisible et familière et aussi peu sensationnelle que les bois les arbres les prés fleuris... »

¹²⁰ Simon 1960 : 340.

¹²¹ *Ibid.* : 336-337. « mais comment appeler cela : non pas la guerre la classique destruction ou extermination d'une des deux armées mais plutôt la disparition l'absorption par le néant [...], ou plus encore : la disparition de l'idée de la notion même de régiment de batterie d'escadron [...] ou plus encore : la disparition de toute idée de tout concept ».

¹²² Ricœur 1990 : 177.

¹²³ Viart considère que cette défiance est centrale dans l'œuvre de Simon où « elle met en scène les désarrois de notre temps ». (Viart 1997 : 2).

¹²⁴ Bauman 2003 : 34.

sans explications, comme l'écrit Viart : « Au cœur de l'énigme : Reixach, mais lui-même [...] énigmatique, et dont il importe de comprendre la valeur »¹²⁵.

5.1.2 La problématique de l'identité dans *La Route des Flandres*

La mort imprévue, possiblement cherchée, problématise l'identification *du* capitaine. Son identité est incertaine : qui fut-il, dont la mort se veut aussi énigmatique ? L'événement ne se veut explicable qu'à travers sa vie, où se discerne un sens de cette mort sans explication. Mais trouver une explication dans sa vie, cela implique ce que nous avons relevé sous 2.1.6 comme *la permanence de l'identité*, pour qu'il y ait une continuation entre son passé et le présent. Et qu'il existerait quelque chose comme une « persistance d'identité » manifeste une difficulté pour les soldats du récit, se trouvant « non dans le temps mais dans une sorte de formol grisâtre, sans dimensions, de néant, d'incertaine durée »¹²⁶. Existants entre le monde des vivants et celui des morts, les soldats vivent comme « dans une sorte de formol », solution liquide utilisée par exemple dans la conservation des cadavres. Le temps se conserve en devenant ce néant sans succession ou progression des jours, éprouvé en tant que « surface »¹²⁷ à la fois que sans dimensions. Nous avons dit sous 2.1.6 que Ricœur distingue deux types de permanence d'identité dans le temps¹²⁸ : c'est premièrement le *caractère* qui est ce à *quoi* on reconnaît un individu, un ensemble de dispositions tel qu'habitudes, valeurs ou tout ce à quoi l'individu s'identifie. *La parole tenue* ou *le maintien de soi* est ensuite ce qui se maintient à travers les changements où le caractère n'est plus le même, ce que le philosophe appelle le *qui* de l'identité. Une première problématique se présente ici dans la manière que Georges éprouve l'identité en tant qu'un fait de matière par rapport au temps immobile. Si la mort n'est premièrement qu'une question de décomposition et transmutation, un « remue-ménage d'atomes »¹²⁹, le monde et l'homme se réduisent pour Georges aux faits de matière et à ce qu'il nomme « cette forme futile et illusoire de la vie qu'est le mouvement »¹³⁰. Et Viart, à son tour, constate que « le sujet ne perçoit que la dégradation des matières »¹³¹, c'est-à-dire

¹²⁵ Viart 1997 : 265.

¹²⁶ Simon 1960 : 135. « Le temps pour ainsi dire immobile lui aussi, [...] de milliers d'hommes croupissant dans leur propre humiliation, exclus du monde des vivants, et pourtant pas encore dans celui des morts : entre les deux pour ainsi dire, [...] oubliés, ou repoussés, ou refusés, ou vomis, à la fois par la mort et par la vie, comme si ni l'une ni l'autre n'avait voulu d'eux, de sorte qu'ils paraissent maintenant se mouvoir non dans le temps mais dans une sorte de formol grisâtre, sans dimensions, de néant, d'incertaine durée sporadiquement trouée par la répétition nostalgique [...] des mêmes mots vides de sens ».

¹²⁷ *Ibid.* : 153.

¹²⁸ Ricœur 1990 : 143.

¹²⁹ Simon 1960 : 273.

¹³⁰ *Ibid.* : 276.

¹³¹ Viart 1997 : 215.

tout ce qui reste après « la disparition de toute idée de tout concept »¹³² qu'éprouve Georges. Pour Georges, l'identité se présente réduite au corps et à un élément étranger :

pensant qu'en définitive l'idiotie ou l'intelligence n'avaient pas grand-chose à voir dans tout cela je veux dire avec nous je veux dire avec ce que nous croyons être nous et qui nous fait parler agir haïr aimer puisque, cela parti, notre corps notre visage continue à exprimer ce que nous nous figurions être propre à notre esprit alors peut-être [...] les qualités les passions existent-elles en dehors de nous venant se loger sans nous demander notre avis dans cette grossière carcasse qu'elles possèdent [...].¹³³

Le caractère, comme les qualités et les passions, n'est peut-être qu'un élément étrange, venant posséder notre « chair » qui reste la seule certitude de l'identité. D'après Georges, on dirait que nous « mimons » ce que nous nous croyons être, mais que nous ne sommes pas ; et la mime finie, nous ne sommes que cette « grossière carcasse », seule matière et finalement immobilité. Mais si le caractère n'est qu'un élément étrange, Georges ne pourra plus « égaler le personnage à son caractère » comme l'a dit Ricœur¹³⁴, et il y n'aura rien promettant une permanence de l'identité, et par conséquent aucune possibilité de trouver dans le passé du capitaine une explication de sa mort. Pour qu'une explication de l'événement soit possible, il faut une continuité entre le passé et l'événement, ce que propose la mémoire : puisque comme nous avons constaté sous 2.1.5, la mémoire est exercée pour un but, utilisée en tant que « composante temporelle de l'identité, en conjonction avec l'évaluation du présent et la projection du futur »¹³⁵.

5.1.3 La narration de la mémoire comme reconstitution de l'identité

La mémoire devient ainsi une composante temporelle de l'identité du capitaine. La narration des souvenirs forme une continuité de l'identité, puisque, pour rappeler les mots de Ricœur, « raconter, c'est dire qui a fait quoi, pourquoi et comment, en étalant dans le temps la connexion entre ces points de vue »¹³⁶. À propos de la narration dans *La Route des Flandres*, Viart constate que « c'est toujours au moment où le texte fait place à la mort que se désorganise le système narratif »¹³⁷. Le guet-apens et le suicide possible « désorganisent » la narration, et par conséquent, « l'identité, ou plus exactement l'unité du sujet, est mise en péril par le jeu de la narration, par la pensée et le souci cognitif »¹³⁸. Le guet-apens forme un

¹³² Simon 1960 : 336-337.

¹³³ *Ibid.* : 131-132.

¹³⁴ Ricœur 1990 : 178.

¹³⁵ Ricœur 2000b : 2.

¹³⁶ Ricœur 1990 : 174.

¹³⁷ Viart 1997 : 99.

¹³⁸ *Ibid.* : 97.

événement dans le « système narratif », et d'après Ricœur¹³⁹, chaque événement s'introduit dans une narration comme une source de discordance en surgissant dans l'histoire, en même temps qu'il constitue une source de concordance en faisant avancer l'histoire. Et si « le sujet ne peut s'unifier narrativement que s'il est en mesure de construire un principe de concordance, non pas au-delà, mais à travers toutes les péripéties de son existence [...] »¹⁴⁰, la question de « comment savoir ? » s'appliquera par conséquent à la possibilité de savoir raconter l'expérience innommable de l'événement, afin que la narration de cet événement fasse avancer l'histoire d'une manière concordante. Comprise comme un processus central pour l'identité du sujet, la narration forme une *configuration narrative* de l'événement, ce qui est la mise en intrigue dans la narration de l'action et du personnage, comme nous l'avons constaté sous 2.5. La configuration narrative permet la synthèse de tous les paramètres à l'œuvre dans la construction de l'identité, pour reprendre les mots d'Anne Muxel¹⁴¹, et c'est ainsi à travers sa propre narration que le sujet, c'est-à-dire Georges, cherche à s'unifier et savoir raconter l'expérience de la mort sans la désorganisation qu'évoque Viart.

D'après Alex Mucchielli¹⁴² (cité sous 2.4) un des fondements les plus importants de l'identité est le contexte, et si la compréhension de l'identité dépend des contextes, l'identité du capitaine devra être remise en contexte. Mais pour Georges, en tant que soldat en guerre et puis prisonnier, c'est-à-dire à cause de ce que Mucchielli a appelé « la situation existentielle »¹⁴³, les possibilités de remettre l'identité du capitaine dans un contexte paraissent restreintes. Les contextes ne peuvent être reconstruits qu'à partir de la mémoire et la narration de celle-ci, et raconter la mémoire du capitaine, c'est une mise en intrigue de l'identité du capitaine¹⁴⁴. Autrement dit, l'identité est formée à travers la narration du passé qui est une reconstruction des contextes où surgira, pour reprendre les mots de Mucchielli¹⁴⁵, le sens nécessaire pour maîtriser la situation. On dirait qu'une quête de sens est également une quête contre l'incertitude du non-sens. Dans son discours donné à Stockholm à la réception du prix Nobel, Claude Simon discute comment sens et absence de vérité se présentent dans son œuvre :

¹³⁹ Ricœur 1990 : 169.

¹⁴⁰ Michel 2003 : 129.

¹⁴¹ Muxel 2000 : 48.

¹⁴² Mucchielli 1986 : 37.

¹⁴³ *Ibid.* : 37.

¹⁴⁴ Ricœur 1990 : 170. « l'identité du personnage se comprend par transfert sur lui de l'opération de mise en intrigue d'abord appliquée à l'action racontée ; le personnage, dirions-nous, est lui-même mis en intrigue ».

¹⁴⁵ Mucchielli 1986 : 37.

je n'ai jamais encore [...] découvert aucun sens à tout cela, si ce n'est [...] que « si le monde signifie quelque chose, c'est qu'il ne signifie rien » – sauf qu'il est. [...] D'ailleurs, si m'avait été révélée quelque vérité importante dans l'ordre social, de l'histoire ou du sacré, il m'eût semblé ridicule d'avoir recours pour l'exposer à une fiction inventée [...].¹⁴⁶

Un sens et une « vérité importante » de l'Histoire sont également absents dans *La Route des Flandres*, où l'Histoire est décrite par Blum comme « cette décharge publique [...] sur le faite duquel le gorillus sapiens espère néanmoins atteindre un jour une altitude qui interdira à son âme de le suivre, de sorte qu'il pourra enfin savourer un bonheur garanti imputrescible [...]»¹⁴⁷. L'Histoire rappelle ici le travail de la mémoire et l'oubli que nous avons discutés sous 2.2. Selon Blum, ce que nous nommons l'Histoire n'est qu'un « résidu confisqué » du passé, c'est-à-dire un fragment recherché. Et ce fragment est « abusivement » évoqué dans un *exercice du passé*¹⁴⁸, seulement exercé dans le but d'atteindre cette « altitude » à l'usage pratique des manuels scolaires¹⁴⁹, ce qui est possible puisque les mots sont « sans autre existence réelle que celle attribuée à eux »¹⁵⁰. Ainsi l'Histoire n'est pas fiable dans sa *quête véritative*¹⁵¹ du passé, puisqu'elle implique – selon Blum et Georges – un abus : l'Histoire est toujours manipulable, et non pas un passé véritatif. L'absence de sens fixe est de même une condition des mots-mêmes, ce qui se voit par exemple dans le passage portant sur le bombardement de la bibliothèque de Leipzig, dont la disparition de « papelards » et leur impuissance de l'empêcher sont la preuve finale de l'inutilité des mots pour Georges¹⁵². L'Histoire sait se servir des mots pour configurer le passé, étant « l'inusable fable – ou farce – grâce à quoi le bourreau se sent une vocation de sœur de charité »¹⁵³ ; mais les mots ne peuvent pas *eux-mêmes* échapper à « l'oubli fonctionnel » décrit par Weinrich¹⁵⁴, qui distingue l'utile de l'inutile dans l'usage de la mémoire. Ces livres sont comme des souvenirs inutiles pour la mémoire, et leur disparition rappelle finalement comment l'oubli peut « rendre le passé immuable »¹⁵⁵ ; on dirait que le bombardement de la bibliothèque travaille de la même manière.

¹⁴⁶ Simon 1985.

¹⁴⁷ Simon 1960 : 211.

¹⁴⁸ Ricœur 2000a : 67.

¹⁴⁹ Simon 1960 : 211. « l'Histoire [...] ne laisse derrière elle qu'un résidu abusivement confisqué, désinfecté et enfin comestible, à l'usage des manuels scolaires agréés et des familles à pedigree ».

¹⁵⁰ Simon 1960 : 275.

¹⁵¹ Ricœur 2000a : 67.

¹⁵² Simon 1960 : 252. « si le contenu des milliers bouquins de cette irremplaçable bibliothèque avait été précisément impuissant à empêcher que se produisent des choses comme le bombardement qui l'a détruite, je ne voyais pas très bien quelle perte représentait pour l'humanité la disparition [...] de ces milliers de bouquins et de papelards manifestement dépourvus de la moindre utilité ».

¹⁵³ *Ibid.* : 210.

¹⁵⁴ Weinrich 1997 : 203.

¹⁵⁵ Muxel 2000 : 52.

Mais l'absence d'une « vérité importante dans l'ordre social, de l'histoire ou du sacré »¹⁵⁶ dont parle Simon n'est pas la même chose que l'absence d'un sens personnel du moi. En même temps que l'Histoire (remarquons la majuscule consistante), les histoires minuscules existent également ; si l'Histoire n'est qu'une décharge publique où ne figurent pas Georges et Blum, c'est dans leur propre « histoire intime », pour reprendre les mots de Muxel¹⁵⁷, qu'ils sont les sujets, et c'est ici qu'ils commencent à *configurer* des histoires possibles du capitaine. Ainsi, Georges et Blum commencent les configurations narratives de l'histoire du capitaine :

sur la surface du temps, c'est-à-dire de cette espèce de formol, de grisaille sans dimensions dans laquelle ils dormaient [...] et se réveillaient de nouveau sans que, d'un jour à l'autre, quelque modification que ce soit se produisît leur donnant à penser qu'ils étaient le lendemain, et non pas la veille, ou encore le même jour, de sorte que ce n'était pas jour après jour mais pour ainsi dire de place en place [...] que George et Blum reconstituaient peu à peu, bribe par bribe ou pour mieux dire onomatopée par onomatopée arrachées une à une par ruse et trahison [...] l'histoire entière [...].¹⁵⁸

L'histoire est reconstituée à travers un effort, « une ruse et une trahison » impliquant qu'il n'est pas question d'une *quête véridative*¹⁵⁹ avec l'ambition d'être fidèle au passé. « L'histoire entière » du capitaine est plutôt une composition donnant l'impression de continuité, dont la continuité paraît proposer la conviction – comme nous avons écrit sous 2.1.5 – d'un passé décisif pour le présent, même si cela n'est pas le cas¹⁶⁰. La configuration narrative permet à Georges et Blum de trouver sporadiquement « par la répétition nostalgique [...] des mêmes mots vides de sens [...]»¹⁶¹ ce temps de néant où les soldats se trouvent, en étalant dans le temps la connexion entre événements et personnages, dans la recherche de les lier d'une manière concordante. Et lorsque l'un questionne l'histoire racontée : « mais non. Tu mélanges tout. Tu confonds avec... »¹⁶², l'autre répond : « c'est vrai. Mais je pense qu'on peut néanmoins l'imaginer : »¹⁶³ et ils continuent. Cette recherche à travers la mémoire ne paraît pas premièrement comme une lutte pour « la vérité », mais plutôt contre le temps inorganisable, le formol sans dimensions. Car chercher la vérité est « aussi vain, aussi dépourvu de sens de réalité que d'aligner des pattes de mouche sur des feuilles de papier et de

¹⁵⁶ Simon 1985.

¹⁵⁷ Muxel 2000 : 48.

¹⁵⁸ Simon 1960 : 153-154.

¹⁵⁹ Ricœur 2000a : 66. Nous avons discuté la quête véridative sous 2.1

¹⁶⁰ Neisser & Fivush 2008 : 2. Rappelons qu'ils écrivent que « Even when no such account is available, we must still *believe* that the past consisted of some definite set of events that have had specific consequences for the present ».

¹⁶¹ Simon 1960 : 135.

¹⁶² *Ibid.* : 219.

¹⁶³ *Ibid.* : 220.

le chercher [le sens] dans des mots »¹⁶⁴. C'est-à-dire, « la vérité » n'a pas plus de réalité ou de sens que les fabulations de Georges et Blum ; et dans leur « univers futile, mystérieux et violent [...] : quelque chose peut-être sans plus de réalité qu'un songe, que les paroles sorties de leurs lèvres »¹⁶⁵, il paraît que *la réalité même* peut être réduite à leurs mots. Georges et Blum *abusent* ainsi de la mémoire, comme nous avons dit sous 2.3 : ils s'en servent pour recréer l'histoire du capitaine, lui redonner « une continuité dans le temps », même si les souvenirs ne sont que fabriqués ou demi-imaginés :

c'est-à-dire en rassemblant et combinant tout ce qu'ils pouvaient trouver dans leur mémoire en fait de connaissances vues, entendues ou lues, de façon [...] à faire surgir les images chatoyantes et lumineuses au moyen de l'éphémère, l'incantatoire magie du langage, des mots inventés dans l'espoir de rendre comestible [...] l'innommable réalité [...].¹⁶⁶

La mémoire est exercée et abusée dans la narration, non pas dans le but de représenter le passé fidèlement, mais pour reconstruire un passé, n'importe quel qui paraît situer le présent dans le temps continu.

Georges a ainsi recours à la narration de la mémoire pour trouver un sens aux événements et échapper à l'incertitude provoquée par l'expérience de la mort. La narration et la configuration narrative forment ainsi une échappatoire possible, où un sens est donné à l'« histoire intime ». Car ce n'est pas à l'Histoire officielle et publique que les personnages se tournent pour trouver un sens : elle est seulement, comme dans la description de Viart, « une dissolution généralisée où se perdent, avec la vie, et le sens et la valeur »¹⁶⁷. Mais remarquons néanmoins qu'il existe plusieurs ressemblances entre l'Histoire selon Georges et Blum et leurs narrations. Toutes les deux comportent des abus du passé, et ne s'appliquent pas premièrement à y être fidèle. Et elles sont toutes les deux des efforts pour rendre « comestible » le passé : le résidu confisqué de l'Histoire est rendu comestible à l'usage des manuels scolaires, et la narration de Georges et Blum est commencée dans l'espoir de rendre comestible « l'innommable réalité »¹⁶⁸. On dirait qu'il est ici question non pas de nommer mais de renommer cette « innommable réalité », de la représenter à nouveau, sous une forme compréhensible. Ainsi, les narrations de Georges et Blum sont un effort de reconstituer le capitaine de Reixach, non pas à la vie mais à une histoire possible de sa vie. Et comme dans

¹⁶⁴ *Ibid.* : 332.

¹⁶⁵ *Ibid.* : 207.

¹⁶⁶ *Ibid.* : 206-207.

¹⁶⁷ Viart 1997 : 201.

¹⁶⁸ Simon 1960 : 206-207.

l'Histoire, les mots – qui n'ont pas de sens eux-mêmes – sont utilisés dans un but ; ils rendent possible la configuration du passé, présenté sous la forme de souvenirs.

La mémoire est abusée en ce que les possibilités de l'imagination et celles de la mémoire sont superposées. Nous dirions que l'exercice de la mémoire, exercée comme composante temporelle de l'identité, affecte l'ambition d'être fidèle au passé. La narration et les configurations narratives proposent ici une réponse à la question de Mucchielli¹⁶⁹ sous 2.1.4 de *comment* un sens surgit à l'identité : en remettant le capitaine dans des contextes différents, plusieurs explications possibles sont données à sa mort qui se veut ainsi un événement concordant dans l'histoire. C'est un processus de la narration qui rappelle le constat de Simon dans son *Discours de Stockholm* à propos de l'écriture, disant qu' « on n'écrit (ou ne décrit) jamais quelque chose qui s'est passé avant le travail d'écrire, mais bien ce qui se produit (et cela dans tous les sens du terme) au cours de ce travail, au présent de celui-ci »¹⁷⁰. On dirait finalement, pour reprendre les mots de Bauman, que « cette “introduction” de la signification [est la] “construction d'identité” »¹⁷¹. Mais malgré les tentatives d' « introduire » une signification, le doute subsiste¹⁷². La narration et ses configurations ne paraissent pas former une échappatoire à l'incertitude, mais seulement des tentatives ; et ainsi subsiste la problématique de l'incertitude au long du récit.

5.2 *Enfance*

Alors que l'identité constitue un questionnement central dans *La Route des Flandres* à cause de son incertitude, la relation entre identité et mémoire se présente différemment dans *Enfance* de Nathalie Sarraute. Ici, il paraît plutôt que c'est dans l'effort d'être fidèle au passé, et la manière d'y réussir, que se forme une problématique de l'identité. Nous commencerons donc l'analyse d'*Enfance* en analysant l'effort de la mémoire d'être fidèle au passé, et ensuite la problématique que cela pose. Finalement nous relèverons la manière dont l'identité est constituée par rapport à la mémoire.

¹⁶⁹ Mucchielli 1986 : 11.

¹⁷⁰ Simon 1985.

¹⁷¹ Bauman 2003 : 39.

¹⁷² Viart 1997 : 96- 97.

5.2.1 Une tentative de mémoire véritative

Selon Lejeune¹⁷³, le récit d'*Enfance* est composé par « fragments » dans un « montage », constitué par le dialogue des deux voix du récit. Pour simplifier, appelons *la voix narratrice* cette première voix qui, en premier lieu, évoque et raconte les souvenirs dans le dialogue, et l'autre, même si elle n'est pas réduite à cette seule fonction, *la voix critique*. Le récit donne dès ses premiers mots l'impression d'une tentative de remémoration, dont la voix critique souligne l'intention : « – Alors, tu vas vraiment faire ça ? “Évoquer tes souvenirs d'enfance...” »¹⁷⁴. La possibilité de ce projet est initialement questionnée :

Tu n'as vraiment pas oublié comment c'était là-bas ? comme là-bas tout fluctue, se transforme, s'échappe... tu avances à tâtons, toujours cherchant, te tendant... vers quoi ? qu'est-ce que c'est ? ça ne ressemble à rien... personne n'en parle... ça se dérobe, tu l'agrippes comme tu peux, tu le pousses... où ? n'importe où, pourvu que ça trouve un milieu propice où ça se développe, où ça parvienne peut-être à vivre...¹⁷⁵

Déjà au début sont prononcées les conditions supposées de la remémoration. Nous constatons ici que la mémoire sera *exercée*, usée pratiquement avec une intention¹⁷⁶, ce qui est estimé difficile puisque « là-bas tout fluctue, se transforme, s'échappe » ; c'est-à-dire, il sera difficile d'y être fidèle. Face à cette difficulté d'être fidèle au passé (dans l'ambition *véritative*¹⁷⁷ par rapport au passé), la voix narratrice répond :

Je me demande si ce n'est pas toujours cette même crainte... Souviens-toi comme elle revient chaque fois que quelque chose d'encore informe se propose... Ce qui nous est resté des anciennes tentatives nous paraît toujours avoir l'avantage sur ce qui tremblote quelque part dans les limbes...¹⁷⁸

La mémoire véritative est possible, estime la voix narratrice, puisque « c'est encore tout vacillant, aucun mot écrit, aucune parole ne l'ont encore touché, il me semble que ça palpite faiblement... hors des mots... comme toujours... des petits bouts de quelque chose d'encore vivant... »¹⁷⁹. Ces débris du passé n'ont pas été touchés, ils restent toujours hors des mots, ils sont « informes » ; ils n'ont succombé à aucun changement comme lors d' « anciennes tentatives » de remémoration, celles qui paraissent toujours avoir l'avantage sur ce qui reste du passé informe. Ainsi, ce qui sera évoqué, ce sont « quelques moments, quelques mouvements [...] encore intacts »¹⁸⁰. Remarquons tout de suite l'importance du langage et des mots dans la remémoration. C'est une « transcription » de ce qui est « transformant » et

¹⁷³ Lejeune 1998 : 259.

¹⁷⁴ Sarraute 1983 : 7.

¹⁷⁵ *Ibid.* : 8.

¹⁷⁶ Ricœur 2000a : 67. Nous avons traité l'exercice de la mémoire sous 2.1.

¹⁷⁷ *Ibid.* : 66. Nous avons traité la quête véritative de la mémoire sous 2.1.

¹⁷⁸ Sarraute 1983 : 9.

¹⁷⁹ *Ibid.*

¹⁸⁰ Sarraute 1983 : 277.

« informe » en une forme fixe et cernable, comme la note de devoir donnée par la maîtresse d'école à la jeune Natalya, dont elle dit : « Rien ne peut égaler la justesse de ce signe qu'elle va inscrire sous mon nom. Il est la justice même, il est l'équité. [...] Je ne suis rien d'autre que ce que j'ai écrit »¹⁸¹. Les mots possèdent une possibilité de « fixer » ce qui n'est pas fixé, rappelant un constat de la voix narratrice : « – J'aimais ce qui était fixe, cernable, immuable... C'est cela qui m'a plus tard charmée dans la géométrie plane, dans la chimie inorganique, [...] aucun risque de voir quoi que ce soit se mettre à fluctuer, devenir instable, incertain... »¹⁸². Ainsi, lorsque la voix narratrice est critiquée pour évoquer « des images, des mots qui évidemment ne pouvaient pas se former à cet âge-là dans ta tête... », elle répond : « Pas plus d'ailleurs qu'ils n'auraient pu se former dans la tête d'un adulte... C'était ressenti, comme toujours, hors des mots, globalement... Mais ces mots et ces images sont ce qui permet de saisir tant bien que mal, de retenir ces sensations »¹⁸³.

La mémoire et ses conditions supposées de remémoration sont ici ébauchées. Il s'agit ici d'une remémoration de souvenirs d'enfance, délimitée dans l'ambition véritative : la mémoire est exercée avec l'intention d'évoquer quelques moments « intacts » du passé, qui restent néanmoins « informes ». Pour se souvenir de ce qui reste informe du passé, un système de transcription est ainsi exigé qui suppose le passage « du percept au langage »¹⁸⁴ ; celui-ci est fourni par les mots, qui forment une menace au passé à cause de leur fixation, cependant qu'ils restent « ce qui permet de saisir » les sensations. Le langage est ici chez Sarraute « le *medium*, le “milieu” dans quoi et par quoi le sujet se pose et le monde se montre »¹⁸⁵, dont parle Ricœur. Et si l'oubli rend le passé immuable comme l'a dit Muxel¹⁸⁶, les mots le feront aussi selon les deux voix : ce dont il est toujours possible de se souvenir « tremblote » ainsi entre l'immuable de l'oubli, et la fixation verbale de la remémoration.

5.2.2 La dualité comme présupposition de la mémoire véritative

Dans la quête de rendre possible cette remémoration véritative, les deux voix se veulent une opposition à l'envie de pousser ce qui est retenu du passé « n'importe où, pourvu que ça

¹⁸¹ *Ibid.* : 168.

¹⁸² *Ibid.* : 214 – 215.

¹⁸³ *Ibid.* : 17.

¹⁸⁴ Delage 2000 : 27.

¹⁸⁵ Ricœur 2007 : 225.

¹⁸⁶ Muxel 2000 : 52.

trouve un milieu propice où ça se développe, où ça parvienne peut-être à vivre... »¹⁸⁷. Comme une manière de s'approcher de quelque chose de plus objectif, la dualité des voix cherche à éviter ce que Sarraute a appelé « quelque chose qui est faux pour donner une image de soi »¹⁸⁸. Ainsi, Lejeune¹⁸⁹ propose que la dualité comprenne une distance critique à la remémoration, donnant l'impression spontanée d'une recherche vériditive à l'aide des questionnements et consentements. La voix critique réagit à la narration de la voix narratrice : « – Non, là il faut que je t'arrête, tu te laisses entraîner [...] »¹⁹⁰ ; « – C'est bien, continue... »¹⁹¹ ; « – Fais attention, tu vas te laisser aller à l'emphase... »¹⁹². Et la voix narratrice, à son tour, sait réagir aux suppositions de la voix critique, et reconnaître ses trous de mémoire : « – Ah, n'essaie pas de me tendre un piège... »¹⁹³ ; « – Non, je ne dirai pas ça... [...] en tout cas rien ne m'en est resté et ce n'est tout de même pas toi, qui vas me pousser à chercher à combler ce trou par un replâtrage »¹⁹⁴. Ensemble, les deux voix paraissent chercher à régler la recherche de la mémoire, ce qui porte par conséquent sur l'influence de celle-ci sur l'identité. Ce travail collaboratif des voix rappelle une remarque d'Albright¹⁹⁵, proposant que s'il est possible de parler d'un soi construit à travers des configurations narratives, il faudra également discerner un « soi éditorial » qui choisit et « édite » les souvenirs dans le service de l'identité. Comme un « soi éditorial », on dirait que les voix du récit mettent en scène ensemble un travail éditorial de la construction de l'identité : elles questionnent¹⁹⁶, commentent¹⁹⁷ et valident¹⁹⁸ les souvenirs qui forment l'identité du sujet.

5.2.3 La problématique de l'identité duelle

Mais introduites dans la construction de l'identité du sujet, la dualité et la remémoration des souvenirs forment ensuite une problématique. C'est premièrement une problématique par

¹⁸⁷ Sarraute 1983 : 8.

¹⁸⁸ Nathalie Sarraute dans un entretien avec Pierre Boncenne, *Lire*, n°94, juin 1983, p. 90.

¹⁸⁹ Lejeune 1998 : 269.

¹⁹⁰ Sarraute 1983 : 188.

¹⁹¹ *Ibid.* : 75.

¹⁹² *Ibid.* : 166.

¹⁹³ *Ibid.* : 23.

¹⁹⁴ *Ibid.* : 24.

¹⁹⁵ Albright 2008 : 32-33. Albright écrit : « If we speak of a remembered self, we should also speak of an editorial self that consciously or unconsciously selects the memories that wrap us round with the sense of [...] all those pleasures that our self-consideration craves ».

¹⁹⁶ Par exemple : « – Il n'est pas possible que tu l'aies perçu ainsi sur le moment... » (Sarraute 1983 : 86).

¹⁹⁷ Comme à propos d'un ami de la mère : « – Qui était-ce ? Je me le demande. » (*Ibid.* : 83).

¹⁹⁸ Par exemple en décidant l'interprétation d'un souvenir énigmatique de la mère : « – C'est sûr. [...] – C'est ça [...] » (*Ibid.* : 96).

rapport à ce que nous connaissons comme la persistance dans le temps de Ricœur¹⁹⁹, où la mémoire fournit une composante temporelle à l'identité²⁰⁰. Nous venons de dire que les voix mettent en scène le travail de la construction d'une identité ; mais de *qui* ? Comme constate Lejeune, les voix sont « presque totalement muettes sur l'adolescence, la vie adulte et le caractère de la personne dont elles racontent l'enfance »²⁰¹. Il n'y a que quelques allusions à la vie qui suit cette enfance racontée : par exemple un souvenir expliquant « pourquoi j'ai tant attendu avant de commencer à "écrire"... »²⁰², ou une brève allusion à l'adolescence : « quel désarroi après, au lycée, quand tu t'es aperçue [...] »²⁰³ ; il paraît que tout ce qui reste du passé du sujet est une répulsion pour la confiture de fraises²⁰⁴, et des cicatrices sur le bras²⁰⁵. Comment les deux voix se situent-elles par rapport aux souvenirs remémorés ? Comment sont-elles une « continuation » de l'identité de Natalya ? Il n'y a aucune révélation du type « voilà comment je suis devenu(e) ce moi-même d'aujourd'hui », et seulement les « traits de caractère » évoqués lient les événements remémorés aux voix. Ces deux voix, et par conséquent aussi les souvenirs, surgissent dans ce que Lejeune nomme des « silences ou blancs »²⁰⁶ entre les « fragments » du récit. Comme l'a dit Alex Mucchielli²⁰⁷ à propos de la constitution de l'identité, il n'y a ici aucun *contexte* hors du dialogue des voix où surgit ce nous avons appelé sous 2.4 avec Mucchielli la possibilité de l'*identification du* sujet : il paraît que la répulsion pour la confiture et les cicatrices restent les seules indications que le « je » de la voix narratrice « a été » la jeune Natalya. Même pas le nom Natalya n'est utilisé entre les deux voix, ce qui renforcerait la continuation entre les événements remémorés et leur remémoration, et deux adjectifs en masculin²⁰⁸ mettent de même en cause l'identité sexuelle des voix.

Une deuxième problématique se présente ensuite dans la forme de cette identité duelle, dont Zanoaga écrit qu'elle est l'origine d'une « inquiétude profonde »²⁰⁹. La dualité met en question l'unité du sujet puisque le double du récit n'est pas une duplication du sujet ; le

¹⁹⁹ Ricœur 1990 : 143.

²⁰⁰ Ricœur 2000b : 2.

²⁰¹ Lejeune 1998 : 263.

²⁰² Sarraute 1983 : 85.

²⁰³ *Ibid.* : 174.

²⁰⁴ « Parfois même aujourd'hui elle me revient quand je mets dans ma bouche une cuiller de confiture de fraises. » (*Ibid.* : 46).

²⁰⁵ « – On en voit encore aujourd'hui les cicatrices. » (*Ibid.* : 224).

²⁰⁶ Lejeune 1998 : 257.

²⁰⁷ Mucchielli 1986 : 37.

²⁰⁸ La voix critique dit (nous soulignons) : « – Oui, ça te rend *grandiloquent*. Je dirai même *outrécuidant*. » (Sarraute 1983 : 8).

²⁰⁹ Zanoaga 2012 : 273.

double, c'est-à-dire la voix critique, n'est pas *identique* avec le « je » de la voix narratrice, même si elles paraissent appartenir au même sujet. Comme suggère Zanoaga, cette « notion de double [...] suppose l'unité indéterminée de deux consciences, face au monde des choses déterminées »²¹⁰. La voix critique se distancie ainsi de la voix narratrice, comme dans ses efforts de piéger la voix narratrice déjà évoqués²¹¹, ou par exemple dans ses commentaires des souvenirs de la mère : « – Elle [la mère] serait apparue si tu étais de ceux qui ont le don de conserver des souvenirs remontant très loin... c'est tout juste si chez certains ils ne remontent pas à leur naissance... »²¹². En même temps, il n'y a qu'une seule référence désignant (même d'une manière questionnable) les deux voix comme un « nous »²¹³, ce qui impliquerait deux sujets qui ne sont pas « le même » ; et dans plusieurs passages s'entremêlent également les voix, ne laissant pour les séparer l'une de l'autre que le « je » et le « tu »²¹⁴.

5.2.4 La constitution de l'identité duelle

Nous avons ainsi relevé deux questionnements de l'identité du sujet : c'est premièrement l'incertitude de l'identité du sujet dans le temps : nous n'avons recours qu'aux souvenirs et au dialogue continu, et il reste seulement quelques traits de caractère pour identifier le sujet à travers le temps. Ensuite, c'est l'unité indéterminée des deux consciences : il y a deux voix qui paraissent avoir la même identité – cependant elles ne sont pas identiques. Mais contrairement à *La Route des Flandres*, l'identité dans *Enfance* ne se présente pas initialement d'une manière inquiétante et incertaine. Rappelons que sous 5.2.2, nous avons désigné la dualité du récit comme une manière d'échapper à une problématique de la mémoire vériditive et d'éviter de créer « quelque chose qui est faux pour donner une image de soi »²¹⁵. Mais même si les deux voix « éditent » les souvenirs comme nous l'avons dit sous 5.2.2, l'exercice de la mémoire implique néanmoins une intention ou un but²¹⁶. La remémoration des souvenirs d'enfance est un usage de la mémoire, et il paraît que c'est dans ce processus que s'introduit la signification qui est la « construction d'identité »²¹⁷ dont parle Bauman.

²¹⁰ *Ibid.* : 270.

²¹¹ « – [...] je la remercie de la tête et je m'éloigne... – Pour faire quoi ? – Ah, n'essaie pas de me tendre un piège... Pour faire n'importe quoi [...] » (Sarraute 1983 : 23-24).

²¹² *Ibid.* : 43.

²¹³ « Ne nous suffit-il pas de constater que nous étions en février [...] » (*Ibid.* : 108).

²¹⁴ Par exemple dans le passage où la voix critique à son tour développe ce que vient de raconter la voix narratrice : « [...] et quand tu lui as fait entendre que c'était ta maison où tu comptais rentrer, elle n'a pas pu se retenir, elle n'a pas su [...] » (*Ibid.* : 131).

²¹⁵ Nathalie Sarraute dans un entretien avec Pierre Boncenne, *Lire*, n°94, juin 1983, p. 90.

²¹⁶ Ricœur 2000a : 108.

²¹⁷ Bauman 2003 : 39.

S'il n'y avait que quelques traits de caractère indiquant que le sujet a « persisté » entre les événements remémorés et la remémoration, on dirait en revanche que le « je » de la voix narratrice promet continuité et contiguïté. Comme l'*ipséité*²¹⁸ de Ricœur, le « je » de la voix narratrice n'est pas possible à réduire au *caractère*²¹⁹ de l'identité ; il n'est pas question d'une « marque distinctive »²²⁰ et changeante de l'identité, comme indique le caractère. Le « je » de la voix narratrice se présente plutôt comme *maintenu* à travers le temps : hors quelques allusions à la vie continuée et les traits de caractère, ce « je » reste la seule revendication d'une « suite biographique » entre les souvenirs d'enfance et leur remémoration. Ainsi, nous voyons que la persistance de l'identité dans le temps rappelle le *maintien de soi*²²¹ de Ricœur, décrit sous 2.6 comme une persistance à travers tous changements. Même si l'identité du sujet du récit est douteuse – comme dans notre ignorance de sa vie adulte – il y a une continuation de l'identité ; à travers tout, le « je » est resté le même, malgré ses incertitudes. Les voix ne se présentent pas différemment à la fin qu'au début du récit ; le lecteur n'a rien appris sur d'où elles parlent, et elles paraissent toujours émerger des silences entre les fragments. Mais à travers cette narration des souvenirs, fidèles au passé ou non, une partie de l'identité du sujet s'est construite. Le « je » de la voix narratrice paraît promettre, comme nous venons de dire, une continuation entre événements remémorés et la remémoration ; par conséquent, on dirait donc que les voix appartiennent à Natalya. C'est-à-dire à travers la narration des souvenirs, une « histoire intime »²²² du sujet est construite pour reprendre les mots de Muxel. C'est ainsi avec la narration que l'identité se forme, ou est *configurée* comme l'a dit Ricœur²²³, ce qui permet au sujet d'introduire un sens dans son histoire intime. Lejeune observe que la distance dans le temps entre la voix narratrice et la voix enfantine « produit du sens (la voix adulte, en reconstituant la logique du discours de l'enfant en suggère la fonction, même si cela reste dans l'implicite) »²²⁴, ce que fait de même l'enfant : « [elle] scrut[e], rumin[e] les paroles des autres – ou même les siennes –, pour développer imaginairement, hypothétiquement, leur sens implicite [...] »²²⁵. On dirait que c'est à l'aide des mots, avec leur « fixation » que la configuration du passé est possible, c'est-à-dire la possibilité de trouver ce que Lejeune appelle ici la « logique du discours » ou un « sens implicite ». Puisqu'un sens est tout de

²¹⁸ Ricœur 1990 : 148.

²¹⁹ *Ibid.* : 146. Nous avons traité le caractère sous 2.6.

²²⁰ *Ibid.* : 144.

²²¹ *Ibid.* : 142.

²²² Muxel 2000 : 48.

²²³ Ricœur 2000a : 579.

²²⁴ Lejeune 1998 : 273-274.

²²⁵ Lejeune 1998 : 273-274.

même recherché dans l'exercice de la mémoire, où les souvenirs sont usés pour développer « imaginairement » un sens, comme l'écrit Lejeune :

Le désir d'approcher au plus près de ce qui fut senti, la nécessité d'y arriver par le biais d'une énonciation « figurée », de le reconstituer par des exercices de mime, ne va pas sans quelque fiction. – N'est-ce pas là, simplement, pousser jusqu'au bout le mouvement naturel de la mémoire ?²²⁶

La mémoire est donc usée par les voix dans la remémoration, et c'est cet usage qui leur permet d'introduire un nouveau sens dans les événements remémorés : « Il me semble qu'alors je sentais [...] »²²⁷ ; « Il me semble qu'à ce moment là, j'ai cru [...] »²²⁸ ; « [...] c'est ainsi que cela a été reçu par moi »²²⁹ ; « – Tu sentais cela vraiment à ce moment ? – Je crois que oui, je le percevais [...] »²³⁰. En racontant « qui a fait quoi, pourquoi et comment [...] »²³¹, les deux voix *configurent* toujours l'identité qui se fonde sur les souvenirs. Cette narration permet par conséquent ce que nous avons appelé sous 2.4 l'identification *de* quelqu'un : comme constaté sous 5.1.3 dans l'analyse de *La Route des Flandres*, les souvenirs permettent de même ici un contexte pour « fonder » l'identité du sujet, c'est-à-dire faire surgir le sens nécessaire qui rend possible l'identification du sujet, comme l'a dit Mucchielli²³². L'identification est donc ici également dépendante de l'altérité qu'est la voix critique : à l'aide de la dualité, l'identité du sujet devient visible en se distinguant de l'autre. Ce que constate également Zanoaga : « par cette fiction transformationnelle [c'est-à-dire la dualité] s'établit le concept essentiel qui permet à l'identité du sujet de se constituer en fonction du regard scrutateur de l'autre »²³³.

Ainsi, l'identité du sujet est constituée par le dialogue des voix et la narration des souvenirs. L'identité se présente initialement comme l'ipséité de Ricœur, reposant seulement sur le « je » de la voix narratrice, persistant entre les événements remémorés et leur remémoration comme ce que le philosophe appelle le *maintien de soi*²³⁴, c'est-à-dire la persistance dans le temps sans appui sur des traits de caractère. La narration des souvenirs fournit ensuite une constitution de l'identité, configurant une « histoire intime » du sujet : à travers la narration, les deux voix mettent en scène ce que nous avons appelé sous 5.2.2 un « travail éditorial » de

²²⁶ *Ibid.* : 275.

²²⁷ Sarraute 1983 : 154.

²²⁸ *Ibid.* : 136.

²²⁹ *Ibid.* : 27.

²³⁰ *Ibid.* : 39.

²³¹ Ricœur 1990 : 174.

²³² Mucchielli 1986 : 37.

²³³ Zanoaga 2012 : 279.

²³⁴ Ricœur 1990 : 142.

la mémoire, ce qui influe – configure – de même sur l'identité du sujet. La dualité de l'identité se présente ainsi comme une présupposition pour la remémoration véridique, et si le récit comporte une problématique explicite, c'est bien celle de la mémoire véridique ; mais alors que cette problématique se veut résolue dans la construction de dualité, on dirait que cette construction apporte également une incertitude à l'identité. C'est-à-dire, la mémoire possède une influence sur l'identité ; on peut dire que l'identité incertaine devient une conséquence en refusant la construction fautive pour l'image de soi dont parle Sarraute²³⁵. La dualité forme ici une problématique de l'identité sans résolution, rappelant le constat de Bauman : [L'identité] ne pouvait exister qu'en tant que *problème*, elle fut un « problème » dès sa naissance, elle naquit *problème* »²³⁶. Alors que les voix et leur configuration des souvenirs forment une identité, la même problématique de la dualité persiste au long du roman, même en constatant que les voix appartiennent à Natalya : puisque comment égaler ces deux voix différentes à un même sujet unique, spécifique comme indique l'ipséité de l'identité ? C'est ainsi, pour reprendre les mots de Zanoaga, que la dualité relève de « l'identification du lecteur à un sujet, en somme, insaisissable »²³⁷. La dualité reste l'élément permettant l'identification, à la fois que la source d'inquiétude. L'image du sujet se veut ici une image incertaine ; et peut-être que l'identité incertaine est la représentation plus véridique du sujet.

5.3 *Les Années*

Après la mémoire singulière de Georges dans *La Route des Flandres* et l'identité duelle d'*Enfance*, la mémoire se présente finalement dans *Les Années* d'Annie Ernaux en relation à une communauté, à une pluralité de sujets. Mais ce n'est pas que le sujet souvenant qui est pluriel, puisque la remémoration se fonde à la fois dans une mémoire personnelle et collective. Nous commencerons ainsi par relever l'effort de cette mémoire plurielle, et la manière dont cette mémoire se veut représentable. Nous discuterons ensuite une problématique de la remémoration, et finalement la manière dont l'identité en est influencée et constituée à travers le récit.

²³⁵ Nathalie Sarraute dans un entretien avec Pierre Boncenne, *Lire*, n°94, juin 1983, p. 90.

²³⁶ Bauman 2003 : 34. C'est l'auteur qui souligne.

²³⁷ Zanoaga 2012 : 548.

5.3.1 La mémoire plurielle dans *Les Années*

Ressemblant en ceci à la composition d'*Enfance*, *Les Années* forme un récit composé par un grand nombre de souvenirs, qui sont remémorés dans une succession temporelle et attribués, en l'occurrence, aux pronoms « elle », « on » et « nous ». La remémoration des souvenirs est une tentative dont l'intention est décrite dans les dernières pages du récit, à propos d'un projet de livre de « elle » :

La forme de son livre ne peut donc surgir que d'une immersion dans les images de sa mémoire pour détailler les signes spécifiques de l'époque, l'année, plus ou moins, certaine, dans laquelle elles se situent – les raccorder de proche en proche à d'autres, s'efforcer de réentendre les paroles des gens, les commentaires sur les événements et les objets, prélevés dans la masse des discours flottants, cette *rumeur* qui apporte sans relâche les formulations incessantes de ce que nous sommes et devons être, penser, croire, craindre, espérer. Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains, elle s'en servira pour reconstituer un temps commun, celui qui a glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui – pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire.²³⁸

Le récit cherchera à réunir « ces multiples images d'elle, séparées, désaccordées, par le fil d'un récit, celui de son existence, depuis sa naissance [...] jusqu'à aujourd'hui. Une existence singulière donc mais fondue aussi dans le mouvement d'une génération. »²³⁹ C'est un *exercice*²⁴⁰ de la mémoire afin de reconstituer un « temps commun » à partir d'une trace individuelle, et non pas seulement donner une « explication d'elle » et sa vie :

Ce ne sera pas un travail de remémoration, tel qu'on l'entend généralement [...]. Elle ne regardera en elle-même que pour y retrouver le monde, la mémoire et l'imaginaire des jours passés du monde, saisir le changement des idées [...].²⁴¹

Il y a ici aussi une ambition *véritative*²⁴² de « s'efforcer de réentendre [...] cette *rumeur* qui apporte sans relâche les formulations incessantes de ce que nous sommes et devons être, penser, croire, craindre, espérer »²⁴³, ce qui est fait à partir de « ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains »²⁴⁴. La remémoration s'applique à la fois à la mémoire d'une vie individuelle, ce que montre par exemple une « photo de groupe en noir et blanc [...], vingt-six filles s'étagent sur trois rangs, dans une cour [...] »²⁴⁵, et à une mémoire collective comme pendant le printemps 1968 lorsqu' « on se croisait, indécis, on s'assemblait »²⁴⁶. Ensemble, ces souvenirs font partie de l' « histoire intime » du « elle » du récit, inscrivant « le sujet dans

²³⁸ Ernaux 2008 : 250-251.

²³⁹ *Ibid.* : 187-188.

²⁴⁰ Ricœur 2000a : 67.

²⁴¹ Ernaux 2008 : 251- 252.

²⁴² Ricœur 2000a : 66.

²⁴³ Ernaux 2008 : 250-251. C'est l'auteur qui souligne.

²⁴⁴ *Ibid.*

²⁴⁵ Ernaux 2008 : 77.

²⁴⁶ *Ibid.* : 107.

une narration historique articulant l'individuel et le collectif. »²⁴⁷ Mais alors que « l'histoire intime » est attribuée au pronom « elle », la mémoire cherche dans *Les Années*, comme un des « paramètres à l'œuvre dans la construction [de l']identité personnelle et sociale [d'un sujet] »²⁴⁸, une représentation du passé à la fois individuel et collectif.

5.3.2 La représentation véridique de la mémoire

Une première préoccupation du récit est donc la problématique de « représenter à la fois le passage du temps historique, le changement des choses, des idées, des mœurs et l'intime de cette femme, faire coïncider la fresque de quarante-cinq années et la recherche d'un moi hors de l'Histoire [...] »²⁴⁹. La remémoration doit retrouver et représenter un temps historique mais aussi un temps intime, et s'y appliquer avec ce qu'Inizan nomme « le souci fondamental de retenir l'instant advenu, d'en témoigner ; dire l'événement, y compris le plus infime, le plus singulier, comme un héritage dont l'écriture cherche à sauvegarder la mémoire vive et à permettre la reconnaissance »²⁵⁰. Pour donner une représentation véridique du passé, ce sont d'abord des photographies et des séquences de films qui forment des « archives » du vécu dans le récit. Ces médias saisissent « les formes corporelles et les positions sociales successives de son être – constituant des arrêts sur mémoire en même temps que des rapports sur l'évolution de son existence [...] »²⁵¹. C'est par exemple des photographies décrivant son visage, ses vêtements, ses « formes corporelles »²⁵², ou « une cassette vidéo de trente minutes » sur laquelle elle cherche à décrire « l'étendue d'une expérience de femme »²⁵³. Les médias forment une réserve des souvenirs « intacts » mais isolés sous la forme d'« arrêts sur mémoire », en même temps que se montrent les différences entre ces souvenirs, ce qui devient par conséquent « l'évolution de son existence »²⁵⁴. La photographie et les séquences de films témoignent ainsi de plusieurs composants, ou d'après Muxel de plusieurs « paramètres à

²⁴⁷ Muxel 2000 : 48.

²⁴⁸ *Ibid.*

²⁴⁹ Ernaux 2008 : 187-188.

²⁵⁰ Inizan 2012 : 168.

²⁵¹ Ernaux 2008 : 251-252.

²⁵² Par exemple une photographie de « l'hiver 67-68 », où sont décrits « ses cheveux, toujours en bandeaux sombres, dissymétriques, accentuent l'ovale plein du visage [...] » (*Ibid.* : 102).

²⁵³ Par exemple « une cassette vidéo de trente minutes tournée dans une classe de seconde d'un lycée de Vitry-sur-Seine, en février 85 », où elle éprouve « du découragement en mesurant son inaptitude à transmettre autrement qu'avec des mots en circulation et des stéréotypes l'étendue d'une expérience de femme ». (*Ibid.* : 162-163).

²⁵⁴ Chaque photographie décrit l'apparence de « elle », montrant ainsi ses changements : « « Elle est la fille au milieu, aux cheveux coiffés en bandeaux à l'imitation de George Sand, aux épaules larges et dénudées, la plus "femme". » (*Ibid.* : 90) ; « Elle est presque maigre, peu maquillée, [...] les cheveux mi-longs châtain sont retenus par une barrette. Quelque chose d'ascétique et de triste – ou désenchanté – dans l'expression [...] ». (*Ibid.* : 124).

l'œuvre dans la construction [d']identité »²⁵⁵. Et ces médias donnent à cette construction « un point d'ancrage historique, confirmation, trace qui distingue les images de la mémoire de celles de la simple fantaisie »²⁵⁶, comme l'écrit Inizan.

Mais les photographies et séquences de films sont des « archives » insuffisantes de ce qui s'est passé puisque, autant qu'elles cherchent à confirmer le passé, cette « confirmation » ne pourrait jamais que porter sur leur présente image. Pour « s'efforcer de réentendre [...], cette *rumeur* qui apporte sans relâche les formulations incessantes de ce que nous sommes et devons être, penser, croire, craindre, espérer »²⁵⁷, et en même temps réunir « ces multiples images d'elle, séparées, désaccordées »²⁵⁸, « les raccorder de proche en proche à d'autres »²⁵⁹, la remémoration a recours à l'écriture, qui forme ici (comme dans *Enfance* selon notre analyse sous 5.2.1) la transcription « du percept au langage »²⁶⁰, ainsi que « le fil d'un récit »²⁶¹ réunissant. L'écriture des perceptions et sensations « peut retrouver quelque chose qui glissait dans les années cinquante »²⁶², et également la mémoire de comportements, d'habitudes qu'Inizan²⁶³ distingue d'après la typologie de Ricœur²⁶⁴. Ces souvenirs corporels sont « représentables » grâce à l'écriture, qui les retient et leur donne une forme. Le percept – comme un événement ou une habitude gestuelle – est transcrit et reproduit en écriture, ou pour reprendre les mots d'Ernaux, « La langue continuera à mettre en mots le monde »²⁶⁵.

5.3.3 Une problématique de la représentation de la mémoire plurielle

Mais comme dans *Enfance* (sous 5.2.1), c'est avec la narration de la mémoire véridique que s'introduit ici une problématique. Car, le fait d'avoir recours à l'écriture pour réunir « ces multiples images d'elle, séparées, désaccordées, par le fil d'un récit [...] »²⁶⁶, n'implique-t-il

²⁵⁵ Muxel 2000 : 48.

²⁵⁶ Inizan 2012 : 167.

²⁵⁷ Ernaux 2008 : 250-251.

²⁵⁸ *Ibid.* : 187-188.

²⁵⁹ *Ibid.* : 250-251.

²⁶⁰ Delage 2000 : 27.

²⁶¹ Ernaux 2008 : 187-188.

²⁶² *Ibid.* : 56.

²⁶³ Inizan 2012 : 161. Puisque « hors des récits, les façons de marcher, de s'asseoir, de parler et de rire, héler dans la rue, les gestes pour manger, se saisir des objets, transmettaient la mémoire passée de corps en corps [...] » (Ernaux 2008 : 31).

²⁶⁴ La typologie de mémoire de Ricœur (2000a : 30), ici récupérée par Inizan, se sert d'une distinction du philosophe Henri Bergson entre « mémoire-souvenir » et « mémoire-habitude » : la première est une représentation du souvenir en image, l'autre une mémoire d'habitudes telle que comportements, gestes, la notion de « habitus » (*Ibid.* : 266).

²⁶⁵ Ernaux 2008 : 19.

²⁶⁶ Ernaux 2008 : 187-188.

pas une *configuration* narrative des événements, formant cette synthèse des éléments hétérogènes que nous avons appelée l'identité narrative²⁶⁷ sous 2.5 ? La narration ne représente pas seulement le passé, elle le configure également, comme dans le constat d'Ernaux à propos de la mémoire de l'attaque du 11 Septembre 2001 : « Les discours et les analyses affluaient. La pureté de l'événement se dissipait. [...] Ce qui comptait, c'était de dire où, comment, par qui ou quoi on avait appris l'attaque des Twin Towers »²⁶⁸. La remémoration décrite de l'attaque se présente comme une configuration narrative de l'événement, dans la manière dont les circonstances de la narration (« où, comment, par qui ou quoi ») sont décisives pour ce qui est raconté. Il n'y a plus de « pureté » de l'événement, pour reprendre l'expression d'Ernaux ; et comme nous l'avons souvent rappelé, « raconter, c'est dire qui a fait quoi, pourquoi et comment [...] »²⁶⁹, ce qui implique une « stratégie de persuasion fomentée par le narrateur [...] [qui] induit implicitement ou explicitement une nouvelle évaluation du monde et du lecteur lui-même »²⁷⁰. Une problématique s'introduit ainsi dans la manière de raconter la mémoire qui passe d'une histoire intime d'une vie à l'histoire de son collectif. Le sujet doit être à la fois individuel et collectif, ce qui implique deux narrations différentes du passé.

L'écriture transpose la mémoire en langage, et reste décisive dans l'action de « rendre la dimension vécue de l'Histoire »²⁷¹, ce qui implique l'identification *de quelqu'un*²⁷² qui a vécu. Mais dans *Les Années* il y a une difficulté quant à l'attribution du vécu à un sujet, c'est-à-dire dans l'attribution de la mémoire à quelqu'un qui se souvient, puisque la mémoire du récit n'est pas seulement la mémoire d'un seul individu ou collectif, mais des deux en même temps. « La langue [continue] à mettre en mots le monde »²⁷³ écrit Ernaux, désignant la possibilité de mettre en mots le vécu et le réunir « sur le fil d'un récit ». Ce que dit également Ricœur à propos de la constitution du sujet : « [le langage est] dans quoi et par quoi le sujet se pose et le monde se montre »²⁷⁴. Mais si la narration implique une configuration « subjective » du passé, comment donc écrire la mémoire dont le sujet est à la fois fidèle au passé de l'individu « elle », et au collectif de « nous » et « on » ?

²⁶⁷ Ricœur 1990 : 140.

²⁶⁸ Ernaux 2008 : 219-220.

²⁶⁹ Ricœur 1990 : 174.

²⁷⁰ Ricœur 2007 : 235.

²⁷¹ Ernaux 2008 : 250-251.

²⁷² Mucchielli 1986 : 56.

²⁷³ Ernaux 2008 : 19.

²⁷⁴ Ricœur 2007 : 225.

5.3.4 La constitution d'identité d'un sujet pluriel

L'effort de représenter à la fois un sujet individuel et collectif de la mémoire se voit par exemple dans l'application des différents pronoms « elle », « nous » et « on ». Bouju écrit que les pronoms du récit fournissent « la capacité de son auteur à “s'élargir” pour trouver les lieux de langage capables de conjoindre la permanence et le gouffre du temps »²⁷⁵. La mémoire peut être attribuée aux trois pronoms puisque le sujet n'est jamais sans l'influence des autres ; « car [la mémoire est] identifiable au *moi*, à l'impossible du “moi pur” »²⁷⁶, comme le dit Bouju. L'attribution à plusieurs sujets peut être considérée possible puisque « la mémoire n'est pas que dans le sujet, elle est vraiment dans l'interaction, dans la transaction entre le sujet et son milieu »²⁷⁷. C'est précisément ce qu'atteste Ricœur : « on ne se souvient pas seulement de soi, [...] mais des situations mondaines [...]. Ces situations impliquent le corps propre et le corps des autres, l'espace vécu, enfin l'horizon du monde et des mondes, sous lequel quelque chose est arrivé »²⁷⁸. De cette manière, Inizan considère que « l'usage de la troisième personne en fait un autre pour soi-même. En suspendant l'attribution à soi du souvenir, Annie Ernaux rejoint les préoccupations de Ricœur, les confirme et les amplifie : il n'y a de soi-même que comme un autre »²⁷⁹. Mais attribuant la mémoire à la fois à « elle », « nous » et « on », il y a plusieurs sujets de la même mémoire, ce qui doit marquer l'identité constituée à travers la mémoire. Si l'identité doit passer entre individu et collectif, elle ne peut pas être celle d'un sujet unique : elle doit se transformer, ce qui est une question de la forme de l'identité et sa permanence. Et cette permanence semble être une des préoccupations centrales du récit : « Son souci principal est le choix entre “je” et “elle”. Il y a dans le “je” trop de permanence, quelque chose de rétréci et étouffant, dans le “elle” trop d'extériorité, d'éloignement. »²⁸⁰

Pour « retrouver la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle »²⁸¹, la remémoration part donc de la mémoire individuelle du « elle » du récit. Et « elle » ne surgit dans le texte qu'à partir d'une photographie ou séquence de film²⁸², comme si « elle » exigeait cette « preuve » d'avoir existé qu'Inizan a nommé « ancrage historique, confirmation

²⁷⁵ Bouju 2012 : 401.

²⁷⁶ *Ibid.* : 395. C'est l'auteur qui souligne.

²⁷⁷ Cyrulnik 2010 : 207.

²⁷⁸ Ricœur 2000a : 44.

²⁷⁹ Inizan 2012 : 163.

²⁸⁰ Ernaux 2008 : 187-188.

²⁸¹ Ernaux 2008 : 250-251.

²⁸² Par exemple « Sur la photo de groupe en noir et blanc [...]. C'est elle au deuxième rang [...]. » (*Ibid.* : 77-78), ou « C'est une cassette vidéo [...]. Elle est la femme assise à une table [...]. » (*Ibid.* : 162).

»²⁸³. Mais aucune image ne montre un élément « unique » de l'identité de « elle », aucune image ne présente un trait distinct qui la limite à un seul individu spécifique, puisque « son existence » est rendue « singulière [...] non par la nature des éléments de sa vie, externes (trajectoire sociale, métier) ou internes (pensées et aspirations, désir d'écrire), mais par leur combinaison, unique à chacun. »²⁸⁴ L'identité devient ici unique dans sa *variation* d'éléments, et non pas *par* ses éléments. Ces éléments de l'identité se présentent comme la *mêmeté*²⁸⁵ de Ricœur qui est toujours remplaçable et changeable, et ne présentent aucune preuve que l'identité aurait au fond la singularité que propose l'*ipséité*²⁸⁶, conceptualisée par le philosophe.

Les images présentent donc à la fois un « ancrage historique » d'un individu, mais celui-ci n'est chaque fois qu'un « elle », un sujet possible dans l'Histoire. Comme les photographies, les représentations de « elle » sont « désaccordées », et ne forment une identité « unique » que dans leur variation à travers « le fil d'un récit », témoignant alors de « l'étendue d'une expérience de femme »²⁸⁷. Cependant, les images séparées, le « elle » qu'elles montrent n'est jamais un individu spécifique, mais reste toujours impersonnel : ce n'est pas l'impersonnalité de « personne », mais de « quelqu'un », conjuguant tous les sujets qui puissent s'y identifier. Le « elle » forme ainsi d'après Inizan « un autre pour soi-même »²⁸⁸, et, comme l'écrit Ernaux, « à cette “sans cesse autre” des photos correspondra, en miroir, le “elle” de l'écriture »²⁸⁹. Il y a une identité, mais son sujet reste incertain dans l'impersonnalité. Que le « elle » est incertain en impliquant « un autre » se voit par exemple dans le souvenir de la première fois où l'on lui a dit « c'est toi » devant une photographie d'une nouveau-née²⁹⁰ – ce qui, probablement, n'est même pas un portrait de « elle »²⁹¹. Dans la photographie « d'un bébé », il n'y a pas de ressemblance : pour se reconnaître dans le miroir, l'image doit refléter celle qui la regarde. Et lors de la dernière photographie du récit, où « l'autre » dans l'image paraît

²⁸³ Inizan 2012 : 167.

²⁸⁴ Ernaux 2008 : 251-252.

²⁸⁵ Ricœur 1990 : 140.

²⁸⁶ *Ibid.* : 143.

²⁸⁷ Ernaux 2008 : 162-163. Nous soulignons.

²⁸⁸ Inizan 2012 : 163.

²⁸⁹ Ernaux 2008 : 251-252.

²⁹⁰ « la première fois où on lui a dit, devant la photo d'un bébé assis en chemise sur un coussin, [...] “c'est toi”, obligée de regarder comme elle-même cette autre de chair potelée ayant vécu dans un temps disparu une existence mystérieuse. » (Ernaux 2008 : 38).

²⁹¹ Comme discuté par Bouju, cette photographie montre probablement sa sœur aînée, morte prématurément, dont elle ne se rend compte l'existence qu'à dix ans (Bouju 2012 : 396).

identifiable²⁹², cette identification de la spectatrice au « elle » de l'image est possible parce que l'image ne montre – à ce moment – aucun signe visible de changement, aucune différence de celle qui la regarde. Mais malgré l'identification positive dans la dernière photographie, le « elle » de l'image reste toujours le « sans cesse autre » qui ne changera pas avec celle qui le regarde.

Contrairement à l'identité d'*Enfance*, discutée sous 5.2.4, *Les Années* ne contient ainsi aucun « je » qui maintient l'identité entre les images séparées : aucun « je » ne revendique les souvenirs comme étant seulement à soi-même, et le « elle », que l'on pourrait considérer comme un sujet unique de l'identité du récit, n'implique pas non plus un « je » spécifique, car « elle » reste identifiable comme étant un autre. Il n'y a « [...] aucun “je” dans ce qu'elle voit comme une sorte d'autobiographie impersonnelle – mais “on” et “nous” – comme si, à son tour, elle faisait le récit des jours d'avant. »²⁹³ Pour « conjoindre la permanence et le gouffre du temps », comme l'a dit Bouju²⁹⁴, l'identité qui surgit à travers les images repose par exemple sur des valeurs²⁹⁵, les formes corporelles changeantes²⁹⁶, ou ce que nous avons relevé sous 5.3.2 comme la mémoire d'habitudes selon Inizan²⁹⁷. C'est à *quoi* on reconnaît un individu, ou à quoi l'individu s'identifie, un ensemble de dispositions changeables dans le temps comme nous l'avons dit sous 2.6 à propos du *caractère* de Ricœur²⁹⁸.

Le « souci principal »²⁹⁹ de la permanence, présenté comme le *caractère* de Ricœur, devient finalement l'élément qui approche « elle » à la forme collective de « nous » et « on » dans la narration. Puisque « elle » ne persiste pas tout seul, mais, comme l'indiquent les pronoms, fait partie de « nous » et possiblement de « on », ce qui est une appartenance ou ce que nous avons appelé sous 2.4 une *identification* à ce collectif. Le caractère de l'identité, comme les valeurs et les normes sociales, permet à la fois l'identification *de* « elle », et une identification

²⁹² « Elle est cette femme de la photo et peut, quand elle la regarde, dire avec un degré élevé de certitude, [...] c'est moi = je n'ai pas de signes supplémentaires de vieillissement » (Ernaux 2008 : 244).

²⁹³ *Ibid.* : 251- 252.

²⁹⁴ Bouju 2012 : 401.

²⁹⁵ Par exemple lorsqu'elle n'a « Aucune envie de se marier ni d'avoir des enfants, le maternage et la vie de l'esprit lui semblent incompatibles » (Ernaux 2008 : 91), ou « elle ne pense pas non plus avoir rien de commun maintenant avec le monde ouvrier de son enfance, [...] derrière elle sa vie est constituée d'images sans lien. » (*Ibid.* : 90).

²⁹⁶ Comme constaté sous la note 17, l'apparence de « elle » est décrite dans chaque image, décrivant les attributs corporels : « l'ovale plein du visage, aux pommettes remontées par un grand sourire » (Ernaux 2008 : 102), et ses vêtements : « la femme, en robe verte [...], oscillant entre le style passe-partout et baba cool. » (*Ibid.* : 146).

²⁹⁷ Inizan 2012 : 161. Ce sont par exemple « [...] les façons de marcher, de s'asseoir, de parler et de rire, héler dans la rue, les gestes pour manger, se saisir des objets [...]. » (Ernaux 2008 : 31).

²⁹⁸ Ricœur 1990 : 143.

²⁹⁹ Ernaux 2008 : 187-188.

de « elle » à « nous » et « on ». Entre les images séparées, ce sont en « nous » et « on » que continue l'identité de « elle », s'étendant avec leur histoire commune comme dans un « récit des jours d'avant. »³⁰⁰ Sa continuation est celle de son collectif : comme l'identité est toujours contextuelle et relationnelle³⁰¹, « elle » dépend de l'autre³⁰² et du collectif comme un contexte où s'étend le fil de son récit. Ainsi, « elle voudrait tout sauver dans son livre, ce qui a été autour d'elle, continuellement, sauver sa *circonstance* »³⁰³, faisant de la narration du collectif la narration de sa circonstance ou son contexte. Sous 5.3.3 nous avons dit, avec les mots d'Ernaux, que la narration évite la « pureté » de l'événement³⁰⁴, en le remettant en contexte. De la même manière, la narration rend impossible le « “moi pur” »³⁰⁵ de Bouju, en le remettant en relation avec son collectif. Cet rapprochement de « elle » à l'autre et au collectif rend impossible l'image de « elle » sans sa circonstance, et forme le contexte de Mucchielli³⁰⁶ où surgit la possibilité d'identification, et par conséquent le sens de l'identité. L'impersonnalité de l'identité remet « elle » dans un collectif, permettant finalement à la mémoire individuelle de s'élargir dans celle du collectif :

Le minuscule moment du passé s'agrandit, débouche sur un horizon à la fois mouvant et d'une tonalité uniforme, celui d'une ou de plusieurs années. Elle retrouve alors, dans une satisfaction profonde, quasi éblouissante – que ne lui donne pas l'image, seule, du souvenir personnel –, une sorte de vaste sensation collective, dans laquelle sa conscience, tout son être est *pris*.³⁰⁷

En conclusion, la mémoire plurielle qui est à la fois individuelle et collective forme ici une difficulté quant à sa narration. Car le fait même de raconter une mémoire véridative implique un sujet, ce qui fait de la remémoration une configuration narrative : pour pouvoir raconter une mémoire véridative qui est à la fois individuelle et collective, le sujet doit donc l'être aussi. Cette pluralité est rendue possible dans la remémoration, où la mémoire personnelle est personnelle mais pas singulière ; la mémoire individuelle s'approche ainsi de la mémoire collective. Formée sur ce que Ricœur appelle la *mêmeté*, ne comportant aucune indication de la singularité de l'ipséité, l'identité est celle d'un sujet dont l'existence ne devient unique que « par le fil d'un récit »³⁰⁸. Dans chaque image séparée du passé, le « elle » est toujours

³⁰⁰ *Ibid.* : 251- 252.

³⁰¹ Carosella & Sorondo 2008 : 13.

³⁰² Comme dans un passage portant sur sa situation familiale et ses deux fils : « parce qu'elle n'est plus une épouse, elle n'est plus la même mère [...]. Ainsi cette attente qu'ils grandissent, les bouillies céréales et miel, le premier jour à l'école, puis au CES, ont abouti à ces grands garçons dont, elle s'en doute, elle ne sait pas grand-chose. Sans eux elle ne pourrait pas se situer dans le temps. » (Ernaux 2008 : 165).

³⁰³ *Ibid.* : 214. C'est l'auteur qui souligne.

³⁰⁴ *Ibid.* : 219-220.

³⁰⁵ Bouju 2012 : 395.

³⁰⁶ Mucchielli 1986 : 37.

³⁰⁷ Ernaux 2008 : 250. C'est l'auteur qui souligne.

³⁰⁸ Ernaux 2008 : 187-188.

possiblement un « moi » spécifique, et en même temps « un autre », ouvert à l'attribution plurielle. S'il n'est qu'à travers la narration – cette configuration de l'histoire du sujet – qu'une existence devient visible, la narration de la mémoire individuelle exigera la narration du collectif. Puisque comme nous venons de le voir, raconter la mémoire collective égale raconter la circonstance où se discerne finalement un « je », qui en dépend. Mais pour retrouver « la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle »³⁰⁹, le récit part donc dans l'autre sens : la mémoire individuelle sans singularité s'ouvre à l'identification d'autres, et s'élargit à une mémoire collective. Mais si la difficulté de raconter à la fois la mémoire individuelle et collective trouve une résolution dans ce que nous avons appelé une identité « impersonnelle », cela apportera à son tour une nouvelle problématique à l'identité. Si la mémoire présente peu de certitude à l'identité unique, de quelle manière faudra-t-il donc considérer son influence sur l'identité ? N'est-ce que dans la *configuration narrative* que s'introduit l'identité, comme nous propose le récit ? Et faut-il alors penser avec Bouju, commentant l'écriture de la mémoire d'Ernaux, que « la mémoire n'apporte [...] “aucune preuve de [sa] permanence ou de [son] identité” »³¹⁰ ?

6. Discussion

Dans l'analyse, les trois ouvrages ont présentés des vues différentes sur notre questionnement. Mais malgré les différences apparentes entre les récits, plusieurs éléments sont plus ou moins récurrents à travers l'analyse. Nous discuterons donc ici quelques ressemblances et différences dans le matériau, qui sont d'importance pour l'identité.

6.1 L'exercice de la mémoire

Les trois récits comportent tous une intention ou un but de la mémoire exercée, même si cela s'introduit différemment dans les trois récits. Dans *La Route des Flandres*, la mémoire forme une échappatoire à l'incertitude de l'identité, exercée dans le but « de rendre comestible [...] l'innommable réalité »³¹¹. Le but de la remémoration s'articule graduellement au long du récit et n'est jamais formulé explicitement, tandis que dans *Enfance*, la mémoire est exercée dans la tentative de faire surgir « quelques moments, quelques mouvements [...] encore

³⁰⁹ *Ibid.* : 250-251.

³¹⁰ Bouju 2012 : 388.

³¹¹ Simon 1960 : 206-207.

intacts »³¹², ce qui est présenté dès le début comme une intention du récit. Dans *Les Années*, il y a également une intention explicite de la mémoire exercée de retrouver « la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, [de] rendre la dimension vécue de l'Histoire »³¹³, décrite à la fin du récit. Ces trois « efforts » différents de remémoration sont tous préoccupés à faire une distinction « entre l'image de l'absent comme irréel et l'image de l'absent comme antérieur »³¹⁴. Mais dans *La Route des Flandres*, la mémoire est exercée comme une échappatoire à la problématique de l'identité comme l'a dit Bauman³¹⁵, c'est-à-dire que l'incertitude de l'identité précède l'exercice de la mémoire. En revanche, c'est l'exercice de la mémoire, la remémoration qui constitue le dessein initial dans *Enfance* et *Les Années*, ce dont la problématique de l'identité devient une conséquence.

6.2 Le sens des mots

Dans la recherche du passé, une différence entre les récits réside dans le sens des mots. Dans les trois récits, ce sont les mots qui rendent possible la représentation du passé, et en permettent par conséquent la narration. Dans *La Route des Flandres*, c'est au « moyen de l'éphémère, l'incantatoire magie du langage, des mots inventés »³¹⁶ que Georges veut reconstituer « onomatopée par onomatopée »³¹⁷ l'histoire entière du capitaine. Chez Sarraute, les mots (et les images) « sont ce qui permet de saisir tant bien que mal, de retenir ces sensations »³¹⁸ ; ils « fixent » une image du passé, ce qui est également vrai dans *Les Années* où les mots sont utilisés dans l'effort de « sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais »³¹⁹. Les mots rendent possible une narration du passé dans les trois exemples, mais sont « vides de sens »³²⁰ dans *La Route des Flandres*, là où ils possèdent la possibilité de « fixer » le passé dans *Enfance*, et qu'Ernaux écrit que « La langue [continue] à mettre en mots le monde »³²¹. Ce sont les mots qui forment la configuration narrative du passé, et leur sens est ainsi décisif : dans le récit de Simon, la représentation du passé paraît ainsi impossible puisque les mots de non-sens ne peuvent rien raconter de « vrai ». Mais dans le récit de Sarraute, ce sont les mots qui permettent une production de sens aux souvenirs,

³¹² Sarraute 1983 : 277.

³¹³ Ernaux 2008 : 251.

³¹⁴ Ricoeur 2000a : 306.

³¹⁵ Bauman 2003 : 34.

³¹⁶ Simon 1960 : 206-207.

³¹⁷ *Ibid.* : 153-154.

³¹⁸ Sarraute 1983 : 17.

³¹⁹ Ernaux 2008 : 253.

³²⁰ Simon 1960 : 135.

³²¹ Ernaux 2008 : 19.

malgré le silence qui les entoure. Et dans le récit d'Ernaux, le monde est mis en mots, ce qui recrée le contexte où se discerne l'identité.

6.3 Le rôle de l'altérité dans les trois récits

Dans les trois récits, l'altérité est à la fois source d'inquiétude et d'identification pour le sujet. En tant que relationnelle et contextuelle, l'identité du matériau est l'identification *de* et à quelque chose ou quelqu'un. Nous avons constaté sous 2.4 que l'identification de soi-même paraît dépendante de la possibilité d'identification de l'autre, ce qui est au sein de la problématique de *La Route des Flandres*. Dans le récit de Simon, l'identification *du* capitaine est problématique, ce qui rend incertaine l'identité de Georges. Mais dans *Enfance* et *Les Années*, ce n'est pas la difficulté d'identifier l'autre qui forme la problématique ; ici, l'identification du sujet est rendue problématique puisqu'elle paraît plus ou moins *coïncider* avec l'identification de l'autre. Comme nous avons discuté sous 5.2.4 dans l'analyse d'*Enfance*, ce sont les différences et ressemblances des deux voix qui forment une problématique de l'identité. À travers la remémoration se présente une identité unique qui se distingue grâce à la différence entre les voix, mais ces voix semblent en même temps appartenir au même sujet. Comme l'a dit Zanoaga, le sujet est « insaisissable »³²² ; contenant à la fois les deux voix, à la fois un « je » et un « autre », l'identification désigne simultanément un sujet et un autre, qui ne sont néanmoins pas séparés. L'identification *de* l'autre coïncide avec l'identification du sujet. Dans *Les Années*, enfin, l'altérité paraît précéder l'identité unique. Ici, c'est l'identification *au* collectif qui permet l'identification *du* sujet. Le sujet de la mémoire est à la fois « elle » « nous » et « on », et aucun pronom n'indique quelqu'un qui ne soit pas aussi possiblement un « autre ». L'identification d'un sujet unique n'est ici possible qu'à travers les variations d'une vie, et l'identité « impersonnelle » des pronoms conjugue ainsi tous les sujets qui puissent s'y identifier, et jamais un seul unique.

6.4 La forme du sujet

Les souvenirs et leur remémoration forment l'histoire, et puisque « c'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage »³²³, on dirait ici que la remémoration fait l'identité

³²² Zanoaga 2012 : 548.

³²³ Ricœur 1990 : 175.

du personnage. Ainsi, les présuppositions de la mémoire influencent la constitution de l'identité : c'est-à-dire que si l'identité se forme à travers la narration de la mémoire, les conditions de la mémoire influenceront aussi sur l'identité. Mais d'après Ricœur, une narration est « une vision du monde qui n'est jamais éthiquement neutre, mais qui plutôt induit implicitement ou explicitement une nouvelle évaluation du monde et du lecteur lui-même »³²⁴, ce que nous avons vu dans nos analyses. La narration n'est jamais neutre mais implique toujours une « nouvelle évaluation du monde », ce qui présente une problématique pour la quête véridique de la mémoire, et la représentation fidèle du passé. Nos trois récits forment des *réactions* à cette influence qu'exerce la mémoire remémorée sur l'identité, comme nous l'avons suggéré dans l'introduction.

Mais les réactions des récits divergent les unes des autres. Sous 5.1.3 dans l'analyse de *La Route des Flandres*, nous avons vu que la mémoire est *abusée* dans la constitution de l'identité : Georges et Blum cherchent à reconstituer un passé du capitaine à partir de l'imagination, sans ambition d'être fidèles au passé. Il ne leur importe pas de chercher à être « éthiquement neutre » dans la narration comme l'a dit Ricœur, puisque le passé est impossible à raconter à cause du non-sens des mots, décrit sous 5.1.3. Quant à *Enfance*, nous avons constaté sous 5.2.2 que la dualité dessine une régulation de l'exercice de la mémoire. La dualité du sujet se présente ici comme une opposition à la construction de ce que Sarraute appelle « quelque chose qui est faux pour donner une image de soi »³²⁵. Dans la recherche d'une représentation plus fidèle du passé, la dualité est une réaction à la « partialité » de la narration, qui est décrite dans le récit par la voix critique comme l'envie de pousser ce qui est retenu du passé « n'importe où, pourvu que ça trouve un milieu propice où ça se développe, où ça parvienne peut-être à vivre... »³²⁶ (ce qui, en retour, est une bonne description de ce que veut faire Georges dans *La Route des Flandres*). La dualité d'*Enfance* donne l'impression de contrer l'envie d'influencer la *mémoire*, même si cela n'empêche pas l'influence de la mémoire à son tour sur l'identité du sujet. Puisque, comme nous l'avons vu dans l'introduction, la mémoire travaille son propriétaire, mais ce dernier exploite également la mémoire. De cette manière se présente aussi la pluralité dans *Les Années*, un texte qui cherche une représentation fidèle à la mémoire individuelle et collective. La forme plurielle du sujet semble être une réaction à la difficulté d'un sujet singulier de raconter à la fois une mémoire

³²⁴ Ricœur 2007 : 235.

³²⁵ Nathalie Sarraute dans un entretien avec Pierre Boncenne, *Lire*, n°94, juin 1983, p. 90.

³²⁶ Sarraute 1983 : 8.

individuelle et collective, et si le sujet doit être pluriel pour le faire, son identité ne pourra pas être celle d'un sujet singulier et unique. La pluralité des sujets, et ce que nous avons appelé une identité « impersonnelle » sous 5.3.4, marquent, comme la dualité dans *Enfance*, un effort d'éviter la « nouvelle évaluation du monde » d'après Ricœur, induite par la narration.

Ainsi, on dirait que dans *La Route des Flandres* et *Les Années*, l'usage de la mémoire est mis en question par l'attribution possible de la mémoire à un autre. Dans l'un, la mémoire est abusée à cause de l'indifférence à être fidèle au passé du capitaine : dans l'autre, la forme collective de la mémoire en exige une attribution plurielle. La mémoire dans *Enfance* s'en distingue en revanche, puisqu'elle ne s'attribue pas à un autre sujet possible. Dans les récits de Simon et Ernaux, l'altérité entraîne soit un refus, soit une acceptation de la mémoire comme une image véridique du passé. Mais dans la régulation de la mémoire dans *Enfance*, appelée sous 5.2.2 un « travail éditorial », l'altérité ne se distingue jamais complètement du sujet. On peut ainsi questionner l'ambition véridique d'*Enfance*, où il n'y a aucun élément – tel qu'un autre personnage, ou un collectif – qui réagisse sur la vérité de la remémoration.

6.5 La persistance de l'identité

Les trois récits se distinguent finalement quant à la persistance de l'identité, et forment ensemble un questionnement de la constitution de l'identité. Dans *La Route des Flandres*, la persistance est problématique : puisque comment trouver un sens au suicide possible du capitaine, s'il n'y a aucune continuité dans sa personne ? Mais là où le « je » de Georges n'est pas suffisamment permanent en face de l'impermanence du capitaine Reixach, ce que nous avons discuté sous 5.1.2, Ernaux écrit pour sa part qu'« il y a dans le “je” trop de permanence, quelque chose de rétréci et étouffant »³²⁷. Dans les deux cas, c'est le rapport à l'autre qui est décisif ; Dans *La Route des Flandres*, le « je » de Georges devient, comme nous venons de le dire, instable en face de l'incertitude du capitaine, et produit un questionnement de l'identité et sa persistance : qu'est-ce l'identité, et comment est-il possible de « persister » comme étant « le même » ? Pour Ernaux, la forme même du « je » paraît impliquer une persistance et indépendance du sujet qui ne tiennent pas compte de l'importance de l'altérité. Ici ce n'est pas l'existence de l'identité qui est questionnée, mais la singularité de l'identité. Sa persistance est celle du caractère de Ricœur, composée par des traits de caractère spécifiques mais pas uniques : ce sont les traits auxquels on reconnaît une

³²⁷ Ernaux 2008 : 187-188.

personne, mais qui ne lui sont pas uniques. Un troisième « je » est celui d'*Enfance*, qui tout seul paraît suffisant au sujet pour revendiquer son passé : l'identité du sujet persiste sans appui sur des traits de caractère (discuté sous 5.2.4), et continue comme le *maintien de soi* de Ricœur : à travers tout, le « je » est resté le même, malgré ses incertitudes.

Les récits de Sarraute et Ernaux présentent ainsi deux configurations d'identité différentes d'après le concept de Ricœur. L'identité dans *Enfance* se fonde sur l'ipséité, existant sans appui sur des éléments reconnaissables, ce qui engendre une problématique avec la forme duelle du sujet : puisque, comme nous l'avons dit sous 5.2.4, on ne peut pas égaler les deux voix différentes à un même sujet unique. Dans *Les Années* ensuite, l'identité se présente sous la forme de mêmeté, toujours remplaçable et changeable comme nous l'avons dit sous 5.3.4 ; il n'y a aucun « je » unique, et aucun élément promettant la singularité du sujet. La forme plurielle du sujet et l'identité comme mêmeté ne s'opposent pas dans *Les Années*, mais il n'y a alors aucune preuve de permanence ou d'identité unique, comme l'a dit Bouju³²⁸ : le sujet est chacun qui puisse s'y identifier. Si *La Route des Flandres* introduit un questionnement de l'identité et sa constitution, on dirait qu'*Enfance* et *Les Années* le relèvent à leur tour. En proposant deux identités opposées selon *l'identité narrative* de Ricœur, ces deux récits poursuivent et développent ce questionnement qui aussi a été le nôtre : comment une identité est-elle constituée ?

7. Conclusion

Dans notre analyse de la constitution de l'identité, la narration a pris une position fondamentale. En synthétisant des éléments hétérogènes en une « histoire intime », la narration permet au sujet de maintenir un sentiment de continuité, produisant du passé un sens au présent. Cette *configuration narrative* propose ainsi une réponse possible à la question de savoir *comment* le sens de l'identité surgit chez le sujet, relevée sous 2.5. Dans nos trois récits, c'est à travers la narration qu'est recherché et introduit un sens à ce qui est raconté : c'est l'histoire du capitaine, imaginée pour lui redonner une identité dans *La Route des Flandres*, et la narration des deux voix d'*Enfance*, qui réintroduisent un sens dans les souvenirs séparés. Et c'est à travers la narration du passé dans *Les Années* que se forme le contexte où l'identité se discerne. La représentation du passé est par conséquent décisive dans

³²⁸ Bouju 2012 : 388.

la constitution de l'identité, ce qui est une préoccupation centrale dans le matériau. La représentation du passé est ici la construction de l'histoire, et « c'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage »³²⁹, pour reprendre les mots de Ricœur.

Alors que tous les trois récits contiennent une influence de la mémoire sur l'identité, ils envisagent différemment la remémoration du passé. Dans *La Route des Flandres*, la mémoire est exercée par Georges, sans ambition vériditive, pour échapper à l'incertitude. Dans *Enfance*, la dualité du sujet s'introduit comme une régulation de l'exercice de la mémoire, dans l'ambition de rappeler quelques moments intacts du passé. Et dans *Les Années*, c'est l'ambition de raconter une mémoire collective, à partir d'une mémoire individuelle, qui explique la forme plurielle du sujet. La forme du sujet paraît comme une réaction à l'usage problématique de la mémoire, provoquant dans les récits de Sarraute et Ernaux la dualité et la pluralité. Dans les trois récits, même dans celui de Simon, l'altérité se veut décisive pour la mémoire, suggérant qu'une remémoration du passé exigera finalement la vérification d'un autre. L'altérité s'est donc introduite dans l'analyse comme un élément central, et comme l'a indiqué Bauman³³⁰, l'identité se distingue dans la présence de « ce qui est autre ».

Les trois textes littéraires de notre matériau présentent ainsi trois identités différentes, questionnant chacune à son tour la constitution de l'identité. À la fois dans la relation à l'autre, et d'après le concept de l'identité narrative de Ricœur, l'identité des récits se présentent différemment : en conclusion on dirait donc qu'à travers les différences, un point commun central des trois textes se trouve dans ce questionnement de l'identité. Malgré les dissemblances, c'est l'identité en tant que problème qui hante les récits : de cette manière, le matériau se veut principalement un développement de la problématique de Bauman, qui constate que l'identité « ne pouvait exister qu'en tant que *problème*, elle fut un « problème » dès sa naissance, elle naquit *problème* »³³¹. L'analyse a démontré plusieurs aspects intéressants du questionnement du matériau, puisque les récits, pour leur part, ont prouvé cette capacité de la littérature de développer et de problématiser ce qui a été notre questionnement initial : et dans ce questionnement de l'identité et la mémoire, ces deux éléments importants pour l'homme, les trois récits ont montré la possibilité de la littérature d'examiner des problématiques qui ne sont pas limitées à la sphère littéraire.

³²⁹ Ricœur 1990 : 175.

³³⁰ Bauman 2003 : 34.

³³¹ Bauman 2003 : 34. C'est l'auteur qui souligne.

8. Bibliographie

- Aïn, J. (éd.) (2009). *Identités. Entre être et avoir : qui suis-je ?*. Toulouse : Ères.
- Aïn, J. (éd.) (2010). *Réminiscences. Entre mémoire et oubli*. Toulouse : Ères.
- Albright, D. (2008). « Literary and Psychological Models of the Self », in Neisser, U., & Fivush, R. (éds.). *The Remembering Self: Construction and Accuracy in the Self-narrative*. Cambridge: Cambridge University Press. (19-41).
- Augé, M. (1998). *Les formes de l'oubli*. Paris : Manuels Payot.
- Bauman, Z. (2003). *La vie en miettes. Expériences postmodernes et moralité*. Christophe Rosson (trad.). Paris: Éditions de Rouergue.
- Best, F., et al. (dir.) (2014). *Annie Ernaux : le Temps et la mémoire*. Paris : Stock.
- Bouju, E. (2014). « "Une phrase pour soi": mémoire anaphorique et autorité pronominale dans *Les années* d'Annie Ernaux », dans Best, F. et al. (dir.) (2014). *Annie Ernaux : le Temps et la mémoire*. Paris : Stock. (388-404).
- Bruner, J. (2004). « Life as Narrative », *Social Research: An International Quarterly*, 71(3), 691-710.
- Carosella, E. & Saint-Sernin, B. et al. (dir.) (2008). *L'identité changeante de l'individu. La constante construction de Soi*. Paris : L'Harmattan.
- Cyrulnik, B. (2010). « Résilience ». Dans Aïn, J. (éd.) (2010). *Réminiscences. Entre mémoire et oubli*. Toulouse : Ères. (207-216).
- Delage, M. (2003). « Le traumatisme psychique », dans Léonard, M. (éd.) (2003). *Mémoire et écriture. Actes du colloque organisé par le Centre Babel à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulon et du Var, les 12 et 13 mai 2000*. Paris : Honoré Champion. (23-42).
- Dällenbach, L. (1982). « Le tissu de la mémoire ». Dans Simon, C. ([1960] 1982). *La Route des Flandres*. Paris : Éditions de Minuit. (357-378).
- El Sakezli, O. (2013). *Recherche identitaire et mémoire collective dans l'œuvre d'Annie Ernaux*. Téléchargé le 18 avril du site Thèses.fr sur : <http://www.theses.fr/2013TOUR2030>
- Ernaux, A. (2008). *Les Années*. Paris : Gallimard.
- Fili-Tullon, T. (2006). « Identités et écritures contemporaines », *Acta fabula*, vol. 7, n° 6, novembre-décembre 2006 : <http://www.fabula.org/revue/document1703.php>. Consultée le 24 mars 2016.
- Inizan, Y. (2014). « Les Années : entre mémoire et histoire, genèse d'une forme ». Dans Best, F. et al (dir.) (2014) *Annie Ernaux : le Temps et la mémoire*. Paris : Stock. (158-172).

- Kaufmann, J-C. (2009). « L'identité ». Dans Aïn, J. (éd.). *Identités. Entre être et avoir : qui suis-je ?*. Toulouse : Éres. (55-65).
- Lejeune, Ph. (1998). *Brouillons de soi*. Paris : Éditions du Seuil.
- Léonard, M. (éd.) (2003). *Mémoire et écriture. Actes du colloque organisé par le Centre Babel à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulon et du Var, les 12 et 13 mai 2000*. Paris : Honoré Champion.
- Megill, A. (1998). « History, Memory, Identity ». in *History of the Human Sciences*, 11(3) 37-62.
- Michel, J. (2003). « Narrativité, narration, narratologie : du concept ricœurien d'identité narrative aux sciences sociales », in *Revue européenne des sciences sociales*, 44, 125-142. DOI : 10.4000/ress.562
- Mucchielli, A. (1986). *L'identité*. Paris : Presse Universitaires de France.
- Muxel, A. (2000). « Temps, mémoire, transmission », dans Léonard, M., (éd.). *Mémoire et écriture*. Paris : Honoré Champion. (43-56).
- Neisser, U. & Fivush, R. (éds.) (2008). *The Remembering Self: Construction and Accuracy in the Self-narrative*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ricœur, P. (1985). *Temps et récit III*. Paris : Éditions du Seuil.
- Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Éditions du Seuil.
- Ricœur, P. (2000a). *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris : Éditions du Seuil.
- Ricœur, P. (2000b). « Fragile identité : Respect de l'autre et identité culturelle ». [Texte prononcé au Congrès de la Fédération Internationale de l'Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture, à Prague en octobre 2000] [En Ligne]. Consulté le 18 avril sur : http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/articles_pr/fragile-identite-v4.pdf.
- Ricœur, P. (2007). *Anthologie. Textes choisis et présentés par Michaël Fœssel et Fabien Lamouche*. Paris : Éditions du Seuil.
- Roucoules, A. (2009). « Introduction », dans Aïn, J. (éd.). *Identités. Entre être et avoir : qui suis-je ?*. Toulouse : Éres. (11-15).
- Sarraute, N. (1983). *Enfance*. Paris : Gallimard.
- Simon, C. ([1960] 1982). *La Route des Flandres*. Paris : Éditions de Minuit.
- Simon, C. (1985). *Discours à Stockholm* [En ligne]. Consulté le 17 avril sur : http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/1985/simon-lecture-f.html
- Viart, D. (1997). *Une mémoire inquiète. La Route des Flandres de Claude Simon*. Paris : Presses Universitaires de France.

Zanoaga, C. (2012). *Nathalie Sarraute et le double : un dialogue avec Fiodor Dostoïevski*.
Téléchargé le 18 avril du site Thèses.fr sur : <http://www.theses.fr/2012AIXM3054>